

## II

DES ORIGINES ET DE LA DIFFUSION DU  
« SONGE DE POLIPHILE »

## I. ORIGINES.

Le P. Domenico Maria Federici, un Dominicain de Saint-Nicolas de Trévis, digne prédécesseur, dans l'histoire de l'art, du P. Vincenzo Marchese<sup>1</sup>, a écrit, en 1803<sup>2</sup>, sur les origines du « Poliphile », des pages importantes, injustement dédaignées ou insuffisamment appréciées par ceux qui ont ensuite parlé de ce beau livre. Sans doute, le patriotisme de clocher dont il faisait montre dans sa préface, lui a nui auprès des esprits sceptiques ; mais il serait injuste de lui reprocher outre mesure une faute aussi vénielle. Quoi qu'il en dise, le « Poliphile » est bien un songe. Ce n'est pas, malgré quelques mots de la préface, un livre d'histoire locale, comme il le proclame ; mais ce n'est pas non plus un manuel pédantesque d'antiquité classique, comme on a paru le croire après lui. Tout, dans ce roman d'architecture et d'épigraphie, est légèrement, mais systématiquement déformé par l'état de sommeil où l'écrivain a plongé son héros<sup>3</sup> ; et si les éléments, ainsi qu'a voulu l'établir le P. Federici, en ont été puisés dans des monuments et des faits réels, il faut avouer de bonne grâce que l'auteur s'y est donné libre carrière et a imprimé à l'œuvre entière — texte et gravures — un caractère d'art que l'on n'a jamais contesté aux dessins, mais que l'on s'obstine, bien vainement, a

---

1. Le P. Marchese, d'ailleurs, n'aimait pas beaucoup le « Poliphile ».

2. *Memorie Trevigiane sulle opere di disegno dal mille e cento al mille e ottocento, per servire alla storia delle belle arti d'Italia*. Venise, in-4°, 1803, t. I, pp. 96-116.

3. Le lecteur est cependant bien averti par le libellé même du titre de l'ouvrage : « Poliphili Hypnerotomachia, ubi humana omnia non nisi somnium esse ostendit... »

refuser à la prose de fra Francesco Colonna<sup>1</sup>. Si l'auteur du « Poliphile » n'a pas écrit pour les belles dames de son temps, on ne doit pas l'en blâmer. Il visait plus haut qu'à un succès mondain, et il est surprenant que le grand poète de l'Italie nouvelle, M. Giosuè Carducci<sup>2</sup>, ait pris pour une condamnation sans appel une observation de Baldassare Castiglione, bien naturelle dans le livre où elle a été mise<sup>3</sup>.

Selon Federici, les dessins du « Poliphile » sont tirés, ou plutôt inspirés, pour la majeure partie, de deux séries de fresques : celles du palais épiscopal de Trévisé, peintes vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle par un artiste du nom de Donatello, et celles du cloître de Sainte-Justine de Padoue, exécutées par Bernardo Parentino de 1489 à 1494 environ.

Avant d'entrer dans l'examen des principales assertions de Federici, il est utile de prévenir le lecteur qu'il est malheureusement impossible aujourd'hui d'en rien contrôler d'une manière certaine. Les peintures de Donatello, à Trévisé, ont été détruites comme entachées de paganisme, dès 1590, par Francesco Cornaro, alors évêque du diocèse<sup>4</sup>. Quant aux fresques du monastère de Sainte-Justine, dont les Autrichiens avaient fait un hôpital militaire, elles ont été tellement maltraitées qu'on peut les considérer comme détruites, au moins pour les parties qui pourraient précisément servir à vérifier les dires de l'historien dominicain<sup>5</sup>. Mais, par bonheur, nous possédons d'autres témoignages que le sien.

1. Cf. les jugements de La Monnoye insérés dans le *Menagiana* et cités par M. J. W. APPELL : *The dream of Poliphilus. Fac-similes of one hundred and sixty-eight woodcuts in « Poliphili Hypnerotomachia »*. [Londres], 1888, petit in-folio, pp. 3 et 6, notes.

2. Dans son étude intitulée : *Delle poesie toscane di messer Angelo Poliziano*, en tête de l'édition des *Stanze, Orfeo e Rime*. Florence, Barbèra, 1863, in-8°, pp. xx-xxi. — Cf. la note de l'édition du *Cortegiano* récemment donnée par M. V. CIAN. — Crasso, dans sa lettre dédicatoire au duc d'Urbino, s'exprime très nettement sur ce point : « Non hic res vulgo expositæ et triviis decantandæ, sed quæ ex philosophia penu depromptæ, et musarum fontibus haustæ quadam dicendi novitate perpolitæ ingeniorum omnium gratiam mereantur. »

3. *Cortegiano*, vers la fin du l. III.

4. FEDERICI, *ouvr. cité*, p. 108.

5. M. Andrea MOSCHETTI, l'actif et savant directeur du Musée municipal de Padoue, m'écrivait récemment (15 mars 1896) : « Ces fresques, au commencement de notre siècle (lorsque du couvent on eut fait une caserne), avaient été toutes crépies et presque

Giacomo Cavaccio, l'auteur de l'histoire du couvent de Sainte-Justine, publiée en 1606<sup>1</sup>, a vu ces peintures encore intactes et a pu, en outre, se servir du manuscrit, aujourd'hui disparu, de Girolamo da Potenza. Il raconte que sous le second abbatiat de Gasparo de Pavie, qui dura cinq ans, le grand cloître fut achevé, et que la décoration de la partie méridionale de ce cloître — des scènes de la vie de saint Benoît — fut confiée à l'excellent peintre Bernardo Parentino. Sous l'inspiration de l'abbé, à ces fresques principales Bernardo, avec un art merveilleux, joignit des histoires tirées de l'ancien et du nouveau Testament, des hiéroglyphes, des symboles et des moralités empruntées aux fables de l'antiquité. Parentino ne put exécuter que dix de ces tableaux, dont le dernier représente les obsèques du patriarche et porte, latéralement, l'inscription OPVS PARENTINI. La mort l'interrompit dans son travail. — La décoration du cloître, pour diverses raisons, resta suspendue pendant cinquante ans environ et ne fut reprise que sous l'abbé Ignazio de Gênes, élu en 1541, qui la confia à un bon peintre de Padoue, nommé Girolamo. On choisit parmi les Pères de la Congrégation, quatre des plus instruits, capables d'orne l'ouvrage, comme l'avait commencé Gasparo de Pavie, de motifs savants et variés, c'est-à-dire d'histoires, d'hiéroglyphes, d'inscriptions et d'autres ornements de ce genre. Girolamo da Potenza a sauvé leurs noms de l'oubli : c'étaient don Girolamo Cattaneo ou Lippi de Padoue, dont Scardeoni fait mention, don Prospero Giustiniani de Trévisé, don Angelo Mossiolo de Brescia, du couvent de Sainte-Euphémie, et don Guglielmo de Pontremoli, du monastère de Parme.

Ces renseignements précieux sont confirmés, en 1765 et 1786, par G.-B. Rossetti<sup>2</sup>. Trente ans plus tard (1795), Pietro Brandolise<sup>3</sup> ne fait guère que répéter Rossetti, mais en le complétant et

toutes endommagées en y ouvrant des portes et des fenêtres. L'année passée, M. Federico Cordenons, inspecteur royal des monuments et mon assistant au Musée, a fait ôter le crépi et découvrir ce qu'il reste des fresques qui avaient été peintes par Parentino vers 1494... ».

1. Voyez le texte à l'Appendice (I).

2. *Descrizione delle pitture, sculture ed architetture di Padova.* — Padoue, 1765, in-12, pp. 211 et 212; et Padoue, [s. a., mais 1786], in-12, pp. 193-194.

3. *Pittura, sculture, architetture ed altre cose notabili di Padova nuovamente descritte.* — Padoue, petit in-8°, 1795, p. 99-102. — V. les extraits à l'Appendice (II)

en établissant notamment que le second peintre est Girolamo dal Santo, et non pas Girolamo Campagnola<sup>1</sup>.

Un fait important ressort du triple témoignage de Cavaccio, de Rossetti et de Brandolese, c'est que Girolamo a suivi le plan primitif de Parentino, et que si, dans les ornements des « pilastri », il a introduit des hiéroglyphes et des symboles, ç'a été pour se conformer à ce plan. Ici se place la judicieuse observation de Federici, pour qui les hiéroglyphes et les symboles de Parentino n'ont pas seulement une valeur d'art intrinsèque, mais sont le prototype même d'un certain nombre de dessins du « Poliphile ». D'où il suit que son continuateur n'a eu, pour achever l'œuvre commencée, qu'à puiser dans le « Poliphile » même.

Federici, à vrai dire, glisse un peu sur ce point, à cause du souci qu'il a de faire la plus large part possible à la première source signalée par lui, c'est-à-dire aux fresques de l'évêché de Trévis. Il a, d'ailleurs, ingénieusement commenté l'intéressante lettre de Maffeo Vallarosso, archevêque de Zara, à l'évêque de Trévis, Ermolao Barbaro l'ancien, datée du 4 novembre 1453. Il paraît certain que fra Francesco Colonna s'est inspiré de l'architecture et des peintures exécutées sur l'ordre de Barbaro, et on en a un commencement de preuve dans l'identité, signalée par le même Federici, des termes de l'inscription de 1453, commémorative de la reconstruction du palais épiscopal de Trévis, et des expressions employées par Colonna dans la description du palais habité par Polia<sup>2</sup>. Les « feste romane » de Donatello ont donc vraisemblablement fourni le motif de plus d'une gravure à l'illustrateur du « Poliphile », et Federici a si complaisamment insisté

1. Napoleone PIETRUCCI, *Biografia degli artisti Padovani* (Padoue, 1859, in-8°, p. 76), l'appelle Girolamo *Cesaro*. — D'autre part, M. de Mandach, qui vient de faire de sérieuses recherches sur l'iconographie de saint Antoine de Padoue, croit que le véritable nom de l'artiste était Girolamo *Sordo*. Cf. CROWE et CAVALCASELLE, éd. allemande, t. VI, p. 441.

2. L'inscription, placée au premier étage du palais épiscopal de Trévis, est ainsi conçue, d'après Federici (p. 96) :

Ligneas inventas collapsasque  
Et abjectas Episcopii Ædes,  
Restauravi Ornavi laterias reliqui  
Hermolaus Divina patientia Pontifex Tarvisinus.

An. MCCCCLIII.

C'est bien la même opposition que marque Colonna entre l'ancien palais « ædi collapse et abjecte » et le nouvel édifice où il place la fable du « Poliphile ». Cf. FEDERICI, p. 105.

sur ces emprunts que le mieux est de renvoyer à son ouvrage, et de quitter Trévisé pour Padoue.

Les hiéroglyphes et les symboles du grand cloître de Sainte-Justine nous sont parvenus, du moins en partie, dans les gravures exécutées à la fin du siècle dernier par Francesco Mengardi<sup>1</sup>. Malheureusement Mengardi n'a pas toujours donné de suffisantes indications pour que l'on distingue l'œuvre de Bernardo Parentino de celle de Girolamo dal Santo; bien au contraire, son interprétation uniforme des décorations dues à ces deux peintres provoque une grande hésitation et rend parfois impossible toute tentative d'attribution. Il n'est toutefois pas inutile de signaler les « hiéroglyphes » du « Poliphile » qui s'y rencontrent, bien que presque tous, du moins à mon sentiment, appartiennent plutôt à l'œuvre de Girolamo qu'à celle de Parentino. Ce sont, d'après l'exemplaire de la collection Lesoufaché<sup>2</sup>, les suivants :

La gravure du fol. h VII du « Poliphile », que je décris plus haut<sup>3</sup>, se retrouve exactement dans la planche 14 du recueil de Mengardi, et (comme veut bien m'en avertir M. Andrea Moschetti, directeur du Musée municipal de Padoue) la peinture subsiste encore aujourd'hui. De même, les deux petits génies ailés, debout dans une nappe d'eau et tenant une pomme dans leurs quatre mains rapprochées (fol. h VII v°), sont fidèlement reproduits dans la planche 18 du graveur. De même encore, le symbole philosophique des éléphants et des fourmis du fol. p VI v° figure dans la planche 14. Le disque emblématique de la Justice du fol. p VI est au bas de la planche 2. Deux des « hiéroglyphes » du fol. p VI v° (les deux fléaux traversés par un cercle et noués par des courroies, et le globe qui représente l'univers) sont gravés dans la planche 18, à droite, vers le milieu. Enfin, on peut rapprocher des enseignes du « Poliphile » celle qui se voit à gauche de la planche 4, — et du fol. y III, le sacrifice rustique de la planche 23, au bas de laquelle Mengardi a mis le nom de Parentino.

A cette série, il faut ajouter les représentations figurées dans une planche de Mengardi que je n'ai pu voir et dont les exemplaires paraissent fort rares, mais dont le P. Guglielmo Della Valle a

1. Sur Mengardi, cf. Napoleone PIETRUCCI, *ouvr. cité*, p. 187, col. 2.

2. Lignée à l'École des Beaux-Arts en 1889.

3. P. 146 et note 2.

donné, en 1791, une minutieuse description. Voici comment s'exprime le P. Della Valle :

« Dans l'estampe dédiée à Mgr. Giustiniani, évêque de Padoue, le premier pilastre contient, lui aussi, un médaillon, où l'on voit un aigle aux ailes éployées et posées sur la haste transversale d'une ancre, à laquelle elle semble être liée par une bandelette qui ondule et s'enveloppe autour de l'ancre elle-même. Au dessous ou à côté, un jeune homme armé, assis sur deux boucliers, qui a près de ses pieds son épée, et deux lances, tient dans ses mains un serpent qu'il regarde pensif; au-dessous, la légende qui explique l'emblème : MILITARIS PRVDENTIA, SEV DISCIPLINA, IMPERII EST TENACISSIMVM VINCULVM....<sup>1</sup> Dans la partie supérieure du second pilastre [de la même planche], la femme qui est assise sous un édifice en ruines et, qui sans abattement, tient dans ses mains une colonne brisée, paraît représenter l'intrépidité... Mais, comme l'intrépidité a besoin de mûre réflexion pour ne pas dégénérer en vice, on voit, tout à côté, un groupe bien compris où le célèbre proverbe : *Festina lente*, est symbolisé par une figure circulaire et par un dauphin enveloppé sur la haste d'une ancre; ce qui est le symbole même par lequel Titus représenta cette devise d'Auguste. Au-dessous, on lit : SEMPER FESTINA TARDE... »<sup>2</sup>.

Malheureusement, autant que les autres historiens de Sainte-Justine pour les peintures déjà signalées, le P. Della Valle nous laisse dans l'incertitude au sujet de l'auteur de ces deux « pilastri ». Sont-ils de Parentino ou de Girolamo dal Santo ? Car c'est dans une réponse précise à cette question que serait la solution définitive du problème. Si plusieurs des emblèmes peints dans le grand cloître de Sainte-Justine et figurés dans le « Poliphile » étaient indubitablement l'œuvre de Parentino, on ne pourrait plus douter que l'illustrateur du livre de Colonna ne se fût inspiré de très près des peintures du célèbre monastère<sup>3</sup>. Et s'il était prouvé, en particulier, que le pilastre dont je viens de citer la description par le P. Della Valle, est sorti du pinceau du premier décorateur de Sainte-Justine, on aurait l'origine certaine du dessin

1. Fol. p. VII.

2. V. le texte à l'Appendice (III). — Cf. nos planches VIII et IV.

3. On peut rapprocher aussi des gravures du « Poliphile », malgré le vague des descriptions, l'épigramme adressée à Bernardo par un de ses frères en religion, don Raffaello de Plaisance. On en trouvera le texte à l'Appendice (V).

hiéroglyphique mis au folio d VII du « Poliphile », et l'on remonterait ainsi à la source même d'un des monuments qui ont donné naissance à la marque typographique d'Alde Manuce. Il semble bien que la question serait tranchée si l'on retrouvait un manuscrit égaré depuis le commencement de ce siècle, l'*Elucidario, o sia copiosa spiegazione delle figure istoriche e geroglifici del chiostro dipinto*, de Girolamo da Potenza<sup>1</sup>.

Il est possible cependant d'ajouter à celles que j'ai déjà données quelques raisons de croire que Bernardo Parentino a été l'inspirateur direct du graveur du « Poliphile ». Dans une sorte de guide rédigé par le même Girolamo da Potenza<sup>2</sup> et où il renvoie continuellement à son *Elucidario*, on trouve la description sommaire des frises ornées de chacune des fresques du cloître. Or, dans la frise inférieure du second tableau, on trouve, selon Girolamo da Potenza, « diverses choses, qui paraissent être des bizarreries du peintre, comme des rameaux en fleur, un bucrâne, un serpent dressé, un timon de navire, un autel ardent... », et Girolamo cherche dans des monuments antiques l'origine de ces représentations, qui sont sans contredit bien voisines de celles du « Poliphile ». Au troisième tableau, dans la frise du « frontispizio della Scola », se trouve « un petit triomphe romain, où l'on voit le char triomphal tiré par des éléphants »<sup>3</sup>. Il est inutile de multiplier ces citations. Si l'on se souvient qu'au début de cette description du cloître, Girolamo da Potenza annonce formellement son intention de commencer par les dix fresques exécutées par Parentino avant 1499, on ne pourra guère douter qu'il n'y ait eu dans l'œuvre de ce peintre de quoi fournir les éléments de l'illustration du livre de Colonna, et que le P. Federici n'ait eu raison. Triomphes romains et symboles, tout y était, et, malgré le patriotisme trévisan du P. Federici, on serait autorisé à diminuer, avec quelque chance de vérité, la grande part qu'il a donnée dans sa

1. C'est le titre exact sous lequel est indiqué cet ouvrage dans le *Catalogo della Biblioteca di S. Giustina*, rédigé au xviii<sup>e</sup> siècle et conservé au Musée de Padoue sous la cote B. P. 389. — Ce ms. ne se trouve, d'après les recherches de mes aimables correspondants italiens, ni à la Laurentienne ni à la Brera, qui possèdent des mss. de cette provenance.

2. Musée de Padoue, B. P. 829.

3. Cf. les triomphes du « Poliphile », fol. k VII v<sup>o</sup> et k VIII. — Voir, à l'Appendice (IV), les extraits de la *Cronaca* de Girolamo.

dissertation aux peintures de Donatello. Le désir du savant dominicain, entraîné par ses découvertes relatives à la biographie de Colonna, était de prouver que le livre avait été écrit à Trévisé en 1467 ; mais il ne s'est pas assez souvenu que le récit de son frère en religion était un songe, et que la date finale a dû subir, comme les autres détails, une déformation tout indiquée. Les éléments réels ne manquent certes pas dans le « Poliphile » ; mais ils sont bien plutôt dans la partie descriptive de l'ouvrage que dans la trame de la fable inventée pour les égayer<sup>1</sup>.

Avant de conclure, il ne serait peut-être pas inutile de hasarder une conjecture, qui n'a d'autre mérite que celui d'être simplement vraisemblable. On a beaucoup disserté sur l'illustrateur du « Poliphile » ; on a mis en avant les noms de Mantegna, de Bellini, de bien d'autres encore. Les deux seules gravures qui soient signées dans cette merveilleuse suite portent un **b** : de là l'hypothèse de Bellini<sup>2</sup>. M. le duc de Rivoli, dont on connaît les belles études sur les livres illustrés vénitiens, a émis une opinion moins prétentiveuse : pour lui, ce **b** serait simplement la marque d'un atelier de gravure, et les raisons qu'il en donne ont une sérieuse valeur<sup>3</sup>. Dès lors, ce serait sans doute grande témérité que de supposer que ce **b** est la première lettre du prénom de fra Bernardo Parentino ; mais c'est au moins un moyen de soulever de nouveau un important problème, et à supposer que cette conjecture soit entièrement fautive, il est bon de la livrer aux discussions de la critique, qui n'a pas encore découvert l'illustrateur du livre de Colonna<sup>4</sup>.

En résumé, les gravures du « Poliphile » ont été probablement inspirées, comme l'avait dit Federici, par les fresques de Donatello, au palais épiscopal de Trévisé, et par celles de Bernardo Parentino, à Sainte-Justine de Padoue. Ces dernières, cependant,

1. Ou peut-être plutôt pour les « moraliser », comme on disait au moyen-âge. Il faut toujours se souvenir du titre latin du « Poliphile », qui annonce l'intention de prouver la vanité des choses humaines.

2. Sur ces différentes hypothèses, cf. la préface de Claudius POPELIN et celle de J. W. APPELL.

3. *Notes complémentaires sur quelques livres à figures vénitiens de la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1889.

4. Parmi les nombreuses tentatives d'identification de l'illustrateur du « Poliphile », il est bon de rappeler ici celle qui vise un certain « Bernardus pictor ». Cf. Horatio-F. BROWN, *The Venetian printing press*. Londres, 1891, in-4<sup>o</sup>, p. 32. — Voyez, à

auraient pu, à elles seules, fournir les principaux motifs de l'illustration de l'ouvrage de Colonna. La découverte du manuscrit de l'*Elucidario* de Girolamo da Potenza, malheureusement égaré, donnerait probablement la solution définitive de cet intéressant problème artistique.

## II. DIFFUSION DU « POLIPHILE ».

On sait que le « Poliphile » n'eut pas grand succès lors de son apparition. Le peu d'enthousiasme que souleva ce beau livre n'est pas inexplicable. Tout d'abord, il venait déjà un peu tard ; s'il eût paru vingt ans avant, jamais œuvre humanistique n'eût été si triomphalement accueillie<sup>1</sup>. Ensuite, pour des raisons que révélerait, si on le découvrait, son traité avec Crasso<sup>2</sup>, Alde ne lui donna pas la publicité de son catalogue de 1503. Enfin (et ce fut là le plus sérieux obstacle à la diffusion du livre de Colonna), l'état politique de l'Italie était alors singulièrement troublé. Dans son avertissement contre les contrefacteurs lyonnais, Alde parle de ces « *bella, quæ nescio quo infortunio eodem tempore cœperunt, quo ego hanc duram accepi provinciam, atque in hunc usque diem perseverant ita ut literæ jam septennium cum armis quodammodo strenue pugnare videantur*<sup>3</sup>. » C'est presque dans les mêmes termes que s'exprime Crasso en demandant au Sénat

l'Appendice (V), la pièce de vers latins adressée par don RAFFAELLO DA PIACENZA « ad Bernardum Parentinum pictorem », dont MORELLI n'avait cité qu'un passage ; elle semble bien contenir quelques allusions à diverses scènes du « Poliphile ».

1. Ceux qui, comme Federici, admettent que la date du roman (1<sup>er</sup> mai 1467) n'a rien de fictif, pourraient ici déplorer l'espèce d'ensevelissement temporaire subi par le « Poliphile », mais leur regret serait vain ; car cette date est romanesque. J'en trouve encore une preuve dans la phrase suivante de la dédicace de Crasso à Guidubaldo I<sup>er</sup>, duc d'Urbino : « Venit super in manus meas *novum* quoddam et admirandum Poliphili opus (id enim nomen libro inditum est), quod ne in tenebris diutius lateret, sed mortalibus *mature* prodesset, sumptibus meis imprimendum et publicandum curavi. »

2. Il ne faut pas en désespérer. La Marcienne a récemment acquis un acte écrit tout entier de la main d'Alde et contenant la convention passée entre l'imprimeur et les possesseurs des manuscrits des lettres de sainte Catherine de Sienne. On en trouvera le fac-similé dans le récent ouvrage de M. Carlo CASTELLANI, *L'arte della Stampa nel Rinascimento italiano*. Venezia. (Venise, Ongania).

3. Henri OMONT, *ouvr. cité*, pl. II.

de Venise, le 16 février 1508, le renouvellement du privilège de 1499; il se plaint que « ... per li tempi e disturbi de guerra sono state, non habi potuto quelli' mandar fuora et per altre urgente cause, da esse non sia reussito, immo quelli tutti anchor habi, per li quali spece assai centenara de ducati...<sup>2</sup> ».

L'espoir que Crasso laissait paraître dans sa supplique au Sénat<sup>3</sup>, ne paraît pas avoir été tout à fait déçu, si la date que M. Silvestro Marcello assigne à la composition du troisième livre du *Cortegiano* de Baldassare Castiglione, est vraiment exacte<sup>4</sup>. D'après M. Marcello, Castiglione aurait écrit cette partie de son ouvrage entre avril 1508 et mai 1509. Or, vers la fin du troisième livre du *Cortegiano*, un des personnages, Cesare Gonzaga, signalant les sottises des gens qui font leur cour aux dames, se moque de « quelques-uns qui en écrivant et en parlant aux dames, se servent toujours des paroles de Poliphile, et se tiennent tellement dans la subtilité de la rhétorique que les dames se défont d'elles-mêmes et en viennent à se croire très ignorantes, et qu'une heure leur paraît dix siècles, tant elles désirent voir finir une pareille conversation. »<sup>5</sup> Mais ce passage de Castiglione n'est-il pas une addition à la rédaction primitive? Il est impossible de le dire. S'il avait été écrit en 1508 ou 1509, il aurait un intérêt singulier.

En France, le « Poliphile » eut, sous le règne de François I<sup>er</sup>, une vogue très réelle, attestée par d'assez nombreux documents. Sans parler de l'exemplaire de François I<sup>er</sup>, qui nous est

1. Les exemplaires du « Poliphile ».

2. POPELIN, *ouvr. cité*, p. cxciv-cxcv.

3. « ... Per tanto supplica, et de gratia speciali domanda che li sia prorogato el tempo de altri X anni, ad ciò posa restar senza danno et trazer el suo. »

4. NOZZE CRIVELLUCCI-BRUNST. — *La Cronologia del Cortegiano di Baldesar Castiglione*. Pise, 1895, in-8°, pp. 4-5. — Cf. *Revue Critique*, n° du 6 avril 1896, p. 271.

5. « ... Guardandosi da alcune sciochezze inette, nelle quali spesso incorrono molti ignoranti, et per diverse vie : che già ho io conosciuti alcuni, che scrivendo et parlando a donne, usano sempre parole di Poliphilo, e tanto stanno in la sottilità della rethorica, che quelle si diffidano di se stesse, et si tengon per ignorantissime, et par loro un' hora mill' anni finir quel ragionamento et levarsi davanti... ». — Dans l'édition de M. Vittorio Cian, p. 342, le jugement de M. Carducci sur le « Poliphile » est enregistré sans discussion. Ce qui était sa place dans le « Poliphile » ne l'était pas dans une conversation aimable et sentimentale. Les épithètes prodiguées à Polia et citées par Benoît de Court (cf. *infra*, p. 252) n'étaient guère de mise dans une petite cour italienne. Le « Poliphile » a été écrit pour les humanistes, et non pour les belles dames. Cf. le passage de la lettre dédicatoire de L. Crasso, cité plus haut, p. 240, n. 2.

parvenu dans sa reliure royale<sup>1</sup>, le premier en date paraît être l'intéressant manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui porte le n° 12 247 du fonds français. On sait combien la mode des choses italiennes s'était répandue en France à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, surtout depuis la « calata » de Charles VIII. On sait aussi combien Louise de Savoie avait de goût pour ce renouvellement de l'art et de la littérature antiques<sup>2</sup>. Or le manuscrit français 12 247 était destiné à Louise de Savoie, comme le montrent les cinq premières lignes, dont les premières lettres sont à l'encre rouge, de ce petit traité sur les vertus et les vices :

Les arithméticiens font disputation des nombres, les astr  
 Ologues des estoilles, les géomètres des mesures, les  
 Jurisconsultes des loix, et les gendarmes de la guerre : Aus-  
 Si voit on les vertueux disputer de la grandeur et  
 Excellence de vertus .....

D'autre part, dans la miniature à pleine page du fol. 4, on voit la Prudence sous la figure d'une femme encore assez jeune, en habit de veuve, et qui, selon toute apparence, est la mère de François I<sup>er</sup>. Enfin la petite peinture qui orne le fol. 15, montre Venise, le cierge en main, la corde au cou, agenouillée devant une femme assise et armée d'une épée, qui personnifie la Justice; cette femme est probablement Louise de Savoie, et l'image fait sans doute allusion aux événements des années 1509 et 1512 (Agnadel et Brescia), qui amenèrent les Vénitiens à rentrer dans l'alliance française.

Ce qui fait, plus que tout le reste, le prix singulier de ce livre, ce sont les miniatures dont il est orné : toute la partie décorative en est empruntée aux dessins du « Poliphile ».

I. — La première de ces miniatures (fol. 1 v<sup>o</sup>) est formée de deux ou même trois motifs empruntés au livre de Colonna. Au détour d'une rivière, un bateau est amarré, muni d'une girouette en forme d'aile, sur le globe terminal de laquelle l'auteur, *stans pede in uno*, écrit son petit traité. L'ancre qui retient le bateau à la rive, est agrémentée du dauphin et provient du fol. d VII du

1. Exposé dans la Galerie Mazarine (vitrine XXII, n° 335).

2. Cf. R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE, *Louise de Savoie et François I<sup>er</sup>. Trente ans de jeunesse (1485-1515)*. Paris, [1895], in-8°.

« Poliphile ». La girouette, où l'auteur s'est substitué à une sorte de petit génie aérien, a exactement la forme de celle que l'on a vue au fol. e V du même ouvrage. Et c'est peut-être le bateau du fol. s VI qui a inspiré au peintre ce paysage étrange<sup>1</sup>.

II. — La seconde miniature, qui représente la Vertu foulant aux pieds le Vice, est partiellement inspirée du « Poliphile ». Il est vrai que dans cet ouvrage, le dais de feuillage sous lequel s'abrite la Vertu triomphante, prête son ombrage à une tout autre scène : celle du sacrifice à Priape (fol. m VI). Le geste du bras droit et l'épée couronnée de « Vertus » se retrouvent aussi très nettement au fol. i du livre publié par Crasso.

III. — En vêtements de veuve, mais encore assez jeune, Louise de Savoie, debout dans le sentier d'une forêt, où se dresse, à gauche, sous les arbres, un cerf avec le labarum entre les cornes, remplit, sous la figure de la Prudence, tout le quatrième feuillet. De la main droite, elle tient un compas ; de la main gauche, un disque emblématique qui nous étonnerait fort, si nous n'y reconnaissons tout de suite un des « hiéroglyphes » de l'obélisque décrit et gravé au fol. p. VI du « Poliphile »<sup>2</sup>.

IV. — Le cadre du petit tableau du fol. 4 v° de notre manuscrit « Raison », est la reproduction, à peine modifiée en quelques détails, du cadre où l'artiste du xv<sup>e</sup> siècle avait inséré un sacrifice rustique (fol. y III).

V-VI. — Des deux médaillons qui ornent le fol. 5, le premier, « Intelligence », n'éveille que bien vaguement le souvenir du « Poliphile » ; mais le second, « Circonspection », est la reproduction fidèle de celui qui figure au fol. p VII du livre, sauf quelques détails : la panoplie primitive a fait place à un personnage féminin ; l'étoile qui se trouvait à droite s'est transformée en œil, et le fond a été maladroitement surchargé de laids motifs d'architecture<sup>3</sup>.

VII-VIII. — Le fol. 5 v° du manuscrit est également orné de deux médaillons. Dans le premier, l'élégante fontaine du livre est devenue « Providence », une femme qui présente, de la main droite, un globe terrestre, et de la main gauche, une bourse pleine ;

1. Cf. nos planches III, IV et V.

2. Planches V et VI.

3. Planche VIII.

mais le petit char à quatre roues, sur lequel elle se tient debout, est exactement celui du « Poliphile » (fol. f VIII v°); de même que, dans le second médaillon, la grande chaire, devant laquelle se tient « Docilité », est la copie de celle du fol. h VI v°<sup>1</sup>. — Je n'ai pas de remarque à faire sur la malicieuse peinture du fol. 6, non plus que sur la curieuse « Fortitudo » du fol. 8 v°<sup>2</sup>.

IX. — Mais le bel encadrement du fol. 12, qui représente « Tempérance » assise sur un trône et tenant dans ses mains deux cordes solidement nouées aux poignets de « Cupido » et de « Cupiditas », est un emprunt frappant au fol. r II du « Poliphile ». Les seuls changements introduits par le peintre dans le modèle qu'il avait sous les yeux, sont le remplacement des deux inscriptions grecques par la première lettre des prénoms des deux illustres enfants de Louise, François et Marguerite d'Angoulême, et quelque modification dans l'agencement des bas-reliefs de la partie inférieure du monument<sup>3</sup>.

La dernière miniature représente Venise faisant amende honorable à « Justice »; on a vu plus haut qu'elle permet de fixer approximativement la date de la composition du petit traité moral dédié à Louise de Savoie.

Il est presque inutile d'insister plus longuement sur l'intérêt de notre manuscrit français 12247. C'est un des monuments les plus frappants que l'on ait signalé de l'influence de l'art italien de la Renaissance sur l'art français. Sous la protection de Louise de Savoie et de ses enfants, puis de Catherine de Médicis, la Renaissance artistique et littéraire a dû pénétrer en France par une série ininterrompue d'imitations aussi proches du plagiat que celles qui viennent d'être décrites. Et l'imitation, parfois la copie, des dessins du « Poliphile » ne s'arrêta pas là : on la surprendrait facilement, surtout au début de la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, dans presque toutes les publications illustrées sorties des presses lyonnaises, celles de Guillaume Roville en particulier.

Après le manuscrit français 12247, le premier et multiple témoignage que je rencontre du succès du « Poliphile » en France est celui de Benoît de Court. On a peu de renseignements sur ce

1. Planche VII.

2. Cf. plus bas, pp. 271-272.

3. Planches IX et X.

personnage ; on sait pourtant qu'il était jurisconsulte, comme Leonardo Crasso, et, si les dates extrêmes de sa vie s'y prêtaient, peut-être serait-il permis de supposer qu'il devait son exemplaire du « Poliphile » à la générosité de son confrère véronais. Quoi qu'il en soit de ce point de détail, Benoît de Court revient par trois fois sur le roman de Colonna dans son commentaire aux « Arrests d'Amours » de Martial d'Auvergne, publié à Lyon en 1533<sup>1</sup>.

A la page 36 : «... Et multiscius Franciscus Columna parentationes in templo polyandrios fieri finxit, his qui ob amorem periclitati fuerint : et Venerem et Cupidinem Adoni calendis Maii parentare. »

A la même page encore : « Et illo tempore [Vere] se primum arxisse Anthiam dicit Franciscus Columna, Ver appingens iuxta Venerem Cupidinem locavit. »

Enfin, à la page 276, après la liste des poètes de l'amour : « Fuerunt etiam ex his qui prosa vulgari id fecerint, inter quos vero doctior frater Franciscus Colona (*sic*) cognomento Poliphilus qui Poliam suam illam omnium disciplinarum doctissimam interpretatricem, ac omnium artium officinam instructissimam exornat. Hanc enim plurimis epithetis honestat, vocitatque Chrysogomam, Isotrichechrysiam, myropoliam, Isochrysiam, divigenam, miarchiatricem, gleneam, diocleam, calliphocamam, xanthothricam, eutrapelelam, sospitatricem, prophileam, cosmodeam, urotiothiam, pyrrothricam, polyzelam, abrodietam, acrocomam, callitricam, animæ suæ dulcem lanistam, philaretam, eupathiam, de qua sic Andreas Maro :

O quam de cunctis felix mortalibus una es,  
Polia, quæ vivis mortua, sed melius.  
Te, dum Poliphilus somno iacet obrutus alto,  
Pervigilare facit docta per ora virum<sup>2</sup>. »

Après Benoît de Court vient Rabelais, qui pendant ses séjours à Rome et en Piémont (1534, 1535-1536, 1539-1542 et 1548-1550),

1. *Arresta] Amorum, cum erudita Benedicti Curtii Symphoriani explanatione.* — Lugduni, apud Seb. Gryphium. M. D. XXXIII. — In-4°.

2. Ces vers d'Andrea Marone se trouvent dans l'épigramme mise au fol. (préliminaire) 4<sup>vo</sup> de la seconde partie du « Poliphile ».

s'était si fort intéressé aux antiquités de l'Italie<sup>1</sup>, comme le prouve la lettre dédicatoire de l'édition lyonnaise de la « Topographia antiquae Romae » de Giovanni Bartolommeo Marliano (1534).

Au chapitre IX du « Gargantua », à propos des « livrées et couleurs » de son héros, Rabelais ne manque pas de relever, selon son habitude, les propos gaillards du personnage par un souvenir de ses savantes lectures : « Bien aultrement faisoient en temps jadis les Saiges de Egypte, quand ils escrivoient par lettres qu'ils appeloient Hieroglyphiques. Lesquelles nul n'entendoit qui n'entendist, et un chascun entendoit qui entendist la vertu, propriété et nature des choses par icelles figurées, desquelles Orus Apollon a en Grec composé deux livres, et Polyphile au *Songe d'Amours* en a davantaige exposé. En France vous en avez quelque transon en la devise de M. l'Admiral : laquelle premier porta Octavian Auguste<sup>2</sup>. »

Mais cette citation formelle n'est pas la seule trace qu'une lecture attentive du « Poliphile » ait laissé dans l'œuvre de Rabelais. La description de Thélème est directement inspirée du palais et des personnages décrits par Colonna. « Le dedans du Logis sus la Basse Court estoit sus gros pilliers de cassidoine et porphyre, à beaulx ars d'antique, au dedans desquelz estoient belles Gualleries longues et amples, aornées de peintures et cornes de cerfz, licornes, rhinoceros, hippopotames, dens de éléphans et aultres choses spectacables<sup>3</sup>. » Le palais de Polia a d'ailleurs prêté un détail d'architecture bien reconnaissable à l'abbaye des Thélémites<sup>4</sup>. « Au milieu de la Basse Court — dit Rabelais — estoit une fontaine ma-

1. Cf. le curieux ouvrage de M. Arthur HEULHARD, *Rabelais, ses voyages en Italie, son exil à Metz* (Paris, 1891, gr. in-8°).

2. Ed. A. DE MONTAIGLON et L. LACOUR, t. I, p. 31. — D'ailleurs, si l'on en croit la « Briefve déclaration d'aucunes dictions plus obscures contenues au quatriesme livre des faicts et dictz heroïques de Pantagruel », Rabelais connaissait jusqu'au nom de Colonna, qu'il appelle, avec une légère erreur, « Pierre Colonne ». Ed. MARTY-LAVEAUX, t. III, p. 201. — Cl. POPELIN ne se trompait pas quand il écrivait, p. cxciii : « Rabelais l'appelle, il est vrai, Pierre Colonna, mais ce pourrait être par inadvertance, car j'imagine qu'il connut le livre. »

3. Édition MONTAIGLON, t. I, p. 155.

4. Ni Charles LENORMANT, dans sa trop brève étude sur *Rabelais et l'architecture de la Renaissance, restitution de l'abbaye de Thélème* (Paris, 1840, in-8°), ni M. HEULHARD, dans le chapitre premier de son ouvrage déjà cité, n'ont relevé cet emprunt direct.

gnifique de bel alabastre; au dessus les troys Grâces avecques cornes d'abondance, et gettoient l'eau par les mammelles, bouche, aureilles, yeulx, et aultres ouvertures du corps<sup>1</sup>. » Sauf ce dernier détail, tout rabelaisien, la fontaine de Thélème est bien celle qui est décrite au fol. f et gravée au fol. f v<sup>o</sup> du « Poliphile » : « Sopra il quale [vaso] excitata era una artificiosa Arula, supposita alle tre gratie nude, di finissimo oro, alla proceritate communa, l'una cum l'altra adhærentise. Dalle papille delle tate delle quale, l'aqua surgente stillava subtile, quale virgule apparendo di cinerato argento terso et strissato. Et quale si extilata si fusse per il candidissimo punice di Tاراcona. Et ciascuna di esse nella mano dextera teniva una omnifera copia, laquale sopra del suo capo alquanto excedeva...<sup>2</sup> »

Mais c'est surtout dans la description du Temple de la dive Bouteille que Rabelais s'est souvenu du « Poliphile »<sup>3</sup>. Sur le chemin qui mène à l'oracle, « au bout du Vinoble passasmes sous ung arc antiquial, auquel était Trophée d'un Beuveur bien mignonnement insculpé...<sup>4</sup> » Les trophées ne manquent pas dans le livre de Colonna; le « beuveur » lui-même, bien qu'il n'existe pas dans la description du « Pantagruel », figure au fol. r II, et il n'est certainement pas étranger à l'invention du trophée si « mignonnement insculpé. »

1. Ed. citée, t. I, p. 155.

2. La fameuse règle des Thélémites, « Fay ce que voudras », est bien probablement inspirée de ce passage du « Poliphile », fol. d VII v<sup>o</sup> : « In una tabella di Magnete dextrorso del ingresso inscalpto era, di exquisite litere latine antiquarie, quel celebre Virgiliano dicto. *Trahit sua quemque voluptas*. Nel levorso la tabella vidi di veterime maiuscule græce elegante inscrito, πᾶν δεῖ ποιεῖν κατὰ τὴν αὐτοῦ φύσιν. In latino : A ciascuno fare gli conviene secondo la sua natura. » — Cf., au chapitre xxxvii du livre V de « Pantagruel », les « deux tables de Aymant indique... En l'une des tables susdictes à dextre, estoit exquisituellement insculpé, en lettres Latines anticquaires, ce vers Iambique senaire : *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt*; les Destinées maynent celluy qui consent, tirent celluy qui refuse. En l'autre je veiz à senestre, en majuscules lettres Ionicques elegantement insculpé[e]s, ceste sentence, en vers adonicque : ΠΡΟΣ ΤΕΛΟΣ ΑΥΤΩΝ ΠΑΝΤΑ ΚΙΝΗΤΑΙ; *toutes choses se mouvoient à leur fin.* » — Ed. MONTAIGLON, t. III, p. 127. — Dans le passage du « Poliphile » cité au commencement de cette note, les mots « in latino », suivis d'une phrase italienne, seraient-ils un indice que le « Poliphile » a d'abord été composé en latin ?

3. La lecture du « Poliphile » lui a peut-être aussi, dans une certaine mesure, inspiré la « langue latiale » de l'écolier Limousin. La raillerie se mêle souvent aux admirations, même les plus sincères, de Rabelais.

4. Ed. MONTAIGLON, t. III, p. 118 (V, xxxiv).

« Cestuy Arc magnifique -- continue Rabelais — finissoit en une belle et ample Tonnelle, toute faicte de seps de vignes, ornée de raisins, d'un costé et d'autre, de cinq cens couleurs diverses, et cinq cens diverses formes, non naturelles, mais ainsi apposées par Art de Agriculture... » Les tonnelles sont un des ornements les plus répétés du « Poliphile », et parmi elles figure une tonnelle de ceps de vigne (fol. l III). Les lierres qui ferment la tonnelle à son extrémité, ont été facilement fournis par le « Poliphile », et les Bacchus de Colonna (fol. m V) savaient déjà, comme les héros de Rabelais, s'en « faire ung Chappeau Albanois, et s'en couvrir toute la teste<sup>1</sup>. »

Les peintures de l'arceau qui conduit à l'entrée du temple — « une danse de Femmes et Satires, acompaignans le viel Sylenus, riant sur son asne<sup>2</sup> » — ne sont pas indépendantes de la série des triomphes du « Poliphile »; et la grotte que Rabelais compare à la « fosse » de Trophonius, est un souvenir de celle de Colonna (fol. h VIII).

Le « Portail de fin jaspe..., en la face duquel estoit, en lectres Ionicques d'or, escrite ceste sentence : 'Εν οἴνῳ ἀλήθεια... », rappelle fort aussi celui du « beuveur » (fol. r II), bien qu'il soit, au lieu de corinthien, « tout antipigmenté à œuvre et forme dorique<sup>3</sup>. » Il est même fort remarquable que le dessin du « Poliphile » donne bien l'idée d'une œuvre en métal et que Rabelais dise précisément que les deux parties de son portail « estoient d'arin, comme Corinthien, massives, faictes à petites vinètes enlevées et esmaillées mignonnement..., et estoient ensemble jointes et refermées également en leur mortaise, sans claveure, sans cademat, sans liaison aucune. » C'est là l'impression exacte que donne le monument du « Poliphile<sup>4</sup> ».

Les inscriptions latine et grecque des deux « tables d'aimant Indique » nous rappellent encore les inscriptions prodiguées dans l'œuvre de Colonna<sup>5</sup>.

1. Ed. MONTAIGLON, t. III, p. 119 (V, xxxiv).

2. *Ibid.*, t. III, p. 120 (V, xxxv).

3. *Ibid.*, t. III, p. 125 (V, xxxvii). Cf. les bouteilles lancées à Priape dans la célèbre gravure du fol. m VI.

4. Cependant il n'est pas certain que telle ait été l'intention de l'illustrateur du « Poliphile »; car Colonna a soin de spécifier que certaines pièces de cette machine sont en métal et que certaines autres sont dorées.

5. Ed. citée, t. III, p. 127 (V, xxxviii). Cf. plus haut, p. 254, n. 2.

L'apothéose de Bacchus, le « char magnifique, tiré par trois couples de jeunes pards jointz ensemble » (fol. l v<sup>o</sup>), et Bacchus lui-même, « rouge comme ung Chérubin, sans ung poil de barbe au menton », « en teste » portant « cornes aigues » et « au-dessus d'icelle, une belle couronne faicte de pampre et de raisins » (fol. m V et surtout l IIII)<sup>1</sup>, tout cela, sauf les additions que je passe sous silence et qui sont nées de l'abondante fantaisie de Rabelais, provient du « Poliphile », ainsi que la compagnie du dieu du vin<sup>2</sup> : Ménades, Thyades, Bacchides, Satyres, « portans en mains petites haches, thirses<sup>3</sup>, rancons et hallebardes en forme de noix de pin<sup>4</sup>, et certains petis boucliers legiers, sonnans et bruans quant [on] y touchoit, tant peu fust, desquelz elles usioient, quand besoing estoit, comme de tabourins et de tymbous<sup>5</sup>. » Et on reconnaît tout de suite le personnage du « Poliphile » dans le chef de l'avant-garde, Silène, « petit vieillard, tremblant, courbé, gras...<sup>6</sup> ».

Puis viennent « les Satyres<sup>7</sup>, Cappitaines, Sergens de Bataille, Cap[s] d'Escadre, Co[r]poralz, avec Cornaboux sonnans les orthies furieusement<sup>8</sup> », les « Éléphans chargez de tours », inspirés de l'éléphant à la pyramide, les « enseignes prinses sur les ennemis<sup>9</sup>. »

La « lampe admirable » du temple<sup>10</sup> paraît être une sorte de fusion, assez étrange, de la lampe du « Poliphile<sup>11</sup> » avec le couronnement de la lanterne de la coupole<sup>12</sup>.

« La vénérable Pontife Bacbuc (ou Barbut)<sup>13</sup> avec sa compa-

1. Ed. citée, t. III, p. 130 (V, xxxix).

2. Ed. citée, t. III, p. 130 (V, xxxiv).

3. Pour les « petites haches, thirses », etc., cf. fol. k V v<sup>o</sup>, k VI, k VII v<sup>o</sup>, k VIII, l v<sup>o</sup>, l II.

4. Pour ces mêmes accessoires « en forme de noix de pin », cf. fol. l IIII v<sup>o</sup> et l V.

5. Les « tabourins et tymbous » sont au fol. k V v<sup>o</sup> et k VII v<sup>o</sup>. — Ed. citée, t. III, p. 131 (V, xxxix).

6. Fol. l IIII v<sup>o</sup>.

7. Fol. m IIII.

8. Fol. k VI. — Ed. citée, t. III, p. 132 (V, xl).

9. Ed. citée, t. III, p. 134 (V, xl). — Les grandes enseignes du « Poliphile » sont aux fol. u VIII, X et XII.

10. Ed. citée, t. III, 134-136 (V, xli).

11. Fol. n IIII v<sup>o</sup>.

12. Fol. n VI.

13. La mitre orientale de « la Pontife » est passée, dans Rabelais, sur la tête de Bacchus. — M. Marty-Laveaux l'appelle « Bacbuc », selon l'édition de 1564 M. de Montaiglon, « Barbut », d'après le ms. franç. 2156 de la Bibliothèque nationale.

gnie » est la païenne abbesse de Colonna, avec ses bizarres religieuses.

Enfin, plus d'un élément de la fontaine fantastique « qui rendoit goust de vin, selon l'imagination des beuvans », paraît tiré des diverses fontaines du « Poliphile », surtout de la petite fontaine du char<sup>1</sup> et de la dernière, qui est la moins artistement dessinée ; mais c'est là un défaut auquel a très amplement suppléé l'imagination de Rabelais.

Il est inutile ici de poursuivre ces identifications<sup>2</sup>. Celles que j'indique suffisent à prouver que le « Poliphile » est la source de plus d'un détail du livre de Rabelais, qui y a certainement puisé aussi la teneur générale et jusqu'à des vocables de son style descriptif.

Le devise de « Monsieur l'Admiral », dont parle Rabelais au chapitre IX du « Gargantua », nous a été conservée sur un beau monument. En sa qualité de grand amiral de France, Guillaume Gouffier, — « l'amiral Bonnivet », comme on l'appelait, — avait

1. Cf. la description de Rabelais (éd. citée, t. III, p. 137 et suiv., livre V, chap. XLIII) à celle du « Poliphile », fol. f VIII v<sup>o</sup> : « Il sparso et lato vaso di questa fontana, fondato fue artificiosamente sopra quatro rotule, et conducevano discurrendo sopra le mense ad lavare habilissimamente le mano de tutti gli discumbenti. Il quale nel medio promineva ultra gli sui lati labii di bulle gemmale inoculati, alveato compositamente, quale era la lacuna del vaso in circuito, et cum altri expressi. Sopra questa prominente parte assideva uno nobilissimo vaso et sopra ad questo un altro variato, ma ambidui coniugati di due ansule, cum exquisita depolitura et elegante operatura et pretiosissima ornatura. Impe-roche tra gli altri inextimabili gioielli nel propillato suo migrante in uno fiore, fori del quale emineva uno adamante deformato in uno pirulo cum laculeato nel fiore infixo per tutto collustrante, di invisibile et inexcogitata granditudine. Et secondo il mio odorante senso, laqua giudicai di rose, immixto succo di cortice limonario et pauculo d'ambra, o vero di Beenzuui cum solerte gradatione, cum grata et suave odorificatione. » — Rabelais, selon sa coutume presque constante, a « matérialisé » son modèle, en transportant le plaisir d'un sens plus délicat à un sens plus grossier, de l'odorat au goût, et même à la gourmandise.

2. Il est cependant impossible de ne pas rapprocher encore d'une des plus belles gravures du « Poliphile », celle où sont représentées des ruines antiques (fol. p III v<sup>o</sup>), un passage du « Pantagruel » (ch. xxv du l. IV) : « A nostre instance le viel Macrobe monstra ce que estoit spectacle et insigne en l'Isle, et par la Forest, umbrageuse et deserte, decouvert plusieurs vieulx Temples ruinez, plusieurs Obelisches, Pyramides, Monuments et Sepulchres antiques, avecques Inscriptions et Epitaphes divers, les uns en lettres Hieroglyphiques, les autres en language Ionicque, les aultres en langue Arabicque Agarene, Slavonique et aultres, desquelz Epistemon feit extraict curieusement. » — Ed. citée, t. II, pp. 309-310.

l'ancre pour emblème. Sur une des faces de son tombeau, dans la chapelle d'Oiron, cette ancre est entortillée d'un dauphin et accompagnée d'une bandelette avec la devise « Festina lente ». Est-ce le dessin du fol. d VII du « Poliphile », qui a inspiré à l'amiral ou au sculpteur cette curieuse surcharge ? Il est difficile de le dire ; mais il est plus probable que ce symbole complexe est la copie de la marque typographique d'Alde Manuce, dont une des origines est précisément la gravure du « Poliphile ». Resterait alors à expliquer la présence de la légende « Festina lente » ; mais Jean Juste, l'auteur probable de ce monument<sup>1</sup>, était Toscan et, s'intéressant aux choses de l'Italie, il avait dû lire le commentaire d'Erasmus sur la marque aldine. Le tombeau de Bonnivet, tué devant Pavie en 1525, ne fut guère, selon M. de Montaiglon, exécuté que vers 1540 ou 1550<sup>2</sup>.

En 1541, l'abbé de Sainte-Justine, Ignazio de Gênes, confiait à Girolamo de Padoue l'achèvement des fresques du grand cloître, et la commission chargée de diriger le travail du peintre empruntait de nombreux motifs aux gravures du « Poliphile<sup>3</sup> ».

En 1545, Paul Manuce donnait la seconde édition du roman de Colonna, qui est, comme on l'a déjà remarqué, la reproduction, page pour page, de l'édition princeps<sup>4</sup> ; les bois primitifs ont servi à cette réimpression, sauf quatre, de petite dimension, qui s'étaient égarés ou brisés et qu'on a dû retailler<sup>5</sup>. Cette seconde édition élargit le succès du « Poliphile », dont trois éditions françaises paraissent bientôt à Paris, chez Jacques Kerver, en 1546, en 1554 et en 1561, une abrégé anglais en 1592, une quatrième édition française en 1600. La renommée lentement acquise par le roman de la Renaissance est alors consacrée par l'admiration publique. Le progrès de cette renommée marque le progrès de la conquête des pays étrangers à la péninsule par les idées et les formes de

1. Cf. A. DE MONTAIGLON, *La famille des Juste en France*, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 2<sup>e</sup> période, t. VIII (janv.-juin 1876), p. 565. — Cf. notre planche II, au bas. Le cliché de cette gravure m'a été obligeamment communiqué par la direction de la *Gazette des Beaux-Arts*, que je suis heureux de remercier publiquement de sa générosité.

2. *Ibid.*, p. 566.

3. *Ibid.*, p. 565. — Cf. plus haut, p. 241.

4. On en trouve la description dans RENOUARD, éd. citée, p. 133.

5. Eugène Pior, *Cabinet de l'Amateur* (1861-1862), Paris, 1863, gr. in-8°, pp. 363-364.

la Renaissance italienne. L'un est comme le signe visible de l'autre.

Le « Poliphile » n'est pas seulement intéressant en lui-même et par son influence incontestable sur la pensée du xvi<sup>e</sup> siècle. Il n'a pas seulement éveillé à l'idée antique beaucoup d'esprits indécis et provoqué ainsi la rénovation des sciences historiques. Il a encore, dans le domaine plus spécial du livre considéré au point de vue typographique, été le point de départ d'une importante innovation. Il y avait sûrement en Italie, à Venise en particulier, dès le dernier quart du xv<sup>e</sup> siècle, un mouvement très marqué vers l'illustration des ouvrages imprimés. Mais on peut affirmer que ce mouvement a été développé de singulière façon par la publication du « Poliphile ». Les beaux livres de Marcolini, qui presque toujours sont infiniment plus intéressants par les gravures que par le texte, dérivent en droite ligne du livre de Colonna. Il en est de même des livres publiés par Guillaume Roville et par tant d'autres illustres imprimeurs du xvi<sup>e</sup> siècle. Des recherches méthodiques dirigées en ce sens donneraient certainement de précieux résultats<sup>1</sup>. Je me bornerai ici à signaler un fait qui suffit à montrer la grande influence que cet ouvrage exerça sur la librairie de la Renaissance. Dès longtemps, on a remarqué que les marques d'Alde et de Geofroy Tory étaient empruntées, plus ou moins directement, aux gravures symboliques du « Poliphile<sup>2</sup> ». Le fait est incontestable ; mais on a oublié d'ajouter que bien d'autres marques typographiques dérivent de la même source. Voici l'indication de celles que j'ai reconnues dans un rapide examen :

L'éléphant qui porte sur son dos une sorte de château-fort, et qui fut la marque de François (1512-1551)<sup>3</sup>, puis de Barbe Regnault (1557-1560)<sup>4</sup>, est certainement inspiré de l'éléphant à la pyramide du fol. b VII v<sup>o</sup> du « Poliphile ».

La fontaine de Frédéric Morel, au moins les variantes que Silvestre en a reproduites sous les nos 424 et 570, rappellent la fontaine du fol. f v<sup>o</sup>.

1. Du « Poliphile » aussi dérivent les nombreux recueils d'« Emblèmes » et d'« Imprese » du xvi<sup>e</sup> siècle. — L'ancre et le dauphin se voient à la p. 156 des « Emblemata D. A. Alciati », publiés chez Mathieu Bonhomme (Lyon, 1551).

2. Le vase brisé de G. Tory est au fol. q V<sub>2</sub> du « Poliphile ».

3. [Silvestre], *Marques typographiques*, nos 944, 1167, etc.

4. *Ibid.*, n<sup>o</sup> 980.

L'espèce de sirène ailée, qui a servi de marque aux « hæredes Petri Ravani », de Venise<sup>1</sup>, dérive sûrement de la sirène, d'ailleurs plus élégante, qui figure au fol. n IIII.

L'obélisque de Jacques Macé (Paris, 1563-1564), malgré sa complexité, doit avoir été tiré de l'obélisque du fol. h V<sup>2</sup>.

Le symbole étrange de l'éléphant et des fourmis (fol. p VI v<sup>o</sup>) est passé, avec sa légende, sur certains des livres de Pierre Regnault (Paris, 1496-1546)<sup>3</sup>.

Enfin, les cornes d'abondance accouplées du fol. p VII ont eu une vogue extraordinaire. On les retrouve dans les marques de Chrestien Wechel (Paris, 1522-1553)<sup>4</sup>, d'André Wechel (Paris, 1535-1573)<sup>5</sup>; de César Farine (Lyon, 1564-1583)<sup>6</sup>; de Jacques Chouet (Genève, 1579-1606)<sup>7</sup>; de Rutger Velpius (Bruxelles, 1585-1614)<sup>8</sup>.

Cet ensemble de faits, qui pourraient être facilement multipliés, me paraît suffire à mettre en pleine lumière l'influence vraiment extraordinaire du « Poliphile » sur l'art et la littérature du xvi<sup>e</sup> siècle, particulièrement en France. C'est la conscience, parfois assez obscure, de cette importance du « Poliphile » qui a conduit tant d'érudits Français, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, à le lire, à le citer, à le traduire, à l'étudier<sup>9</sup>. Mais il reste encore à faire sur ce beau livre un travail définitif. Si les observations que j'ai groupées ici pouvaient éveiller l'attention d'un esprit curieux et de patient loisir, je suis certain qu'il serait

1. Par exemple au bas du frontispice et à la fin des *Aldi Pii Manulii Institutionum grammaticarum libri quatuor*, 1545, in-8<sup>o</sup>. — On la retrouve dans la gravure à pleine page des *Mondi* de DONI, fol. 71 (Venise, Marcolini, 1552).

2. Cf. fol. p VI.

3. [Silvestre], *Marques typographiques*, n<sup>o</sup> 85. — Cf. le recueil de MENGARDI, pl. 18, à gauche.

4. *Ibid.*, n<sup>os</sup> 922, 923, 924.

5. *Ibid.*, n<sup>os</sup> 392, 880, 1225.

6. *Ibid.*, n<sup>o</sup> 515.

7. *Ibid.*, n<sup>o</sup> 863.

8. *Ibid.*, n<sup>o</sup> 1178. — Dans la marque de Pierre Vidoue (Paris, 1510-1544), la Fortune a un pied sur le monde et l'autre sur le gouvernail qui figurent, un peu différents, dans les « hiéroglyphes » du fol. p VI v<sup>o</sup> du « Poliphile » (Silvestre, n<sup>os</sup> 64 et 65).

9. Sur les traductions et imitations françaises postérieures au xvi<sup>e</sup> siècle, cf. les préfaces de POPELIN et de J.-W. APPELL. — Philibert De L'Orme peut être cité parmi ces savants. Tous les chapitres de son « Architecture » (Paris, Regnault Chaudière, 1626, in-fol.) sont ornés d'une vignette qui reproduit presque exactement celle du fol. s III.

amplement payé, par une telle étude, de ses peines et de ses recherches ; car c'est là un des plus beaux chapitres qui restent à écrire de l'histoire de la Renaissance et de l'humanisme.

LÉON DOREZ.

## APPENDICE <sup>1</sup>

### I

*Extrait des « Historiarum coenobii D. Justinæ Patavinae libri sex »  
de Giacomo Cavaccio.*

(Venise, 1606, in-4°).

Pages 250-251. — « Rediit secundo Gaspar Papiensis, et quinquennium rexit, quo etiam absolvit claustrum maius, et Abbatum domicilium extruxit, quod nostra ætate occasione vasti incendii delectum est. Idem claustrum partem quæ Meridiem spectat pingendam curavit a Bernardo Parentino pictore diligentissimo, qui super recenti cæmento res gestas a Patriarcha nostro Benedicto pictura referret. Illis dictante Abbate historias veteris ac novi Testamenti, Hieroglyphica, simbola, et moralitates ex fabulis etiam veterum mira diligentia concinnavit. Decem intercolumnia tantum pinxit Parentinus, quorum postremum habet exequias Sancti Patriarchæ, et ad latus inscriptionem OPVS PARENTINI. Reliquum ab eo quod expectabatur elaboratius morte desiit. »

Pages 273-274. — « Eodem tempore Abbas noster [D. Ignatius Genuensis]<sup>2</sup> pingendum contulit maius claustrum Hieronymo Patavino egregio pictori. Id olim a Parentino inchoatum ultra quinquaginta annos ab ipsius obitu

---

1. Les ouvrages de Cavaccio, de Brandolese et du P. Della Valle étant peu communs, je crois bon d'en reproduire ici les passages relatifs aux peintures du cloître de Sainte-Justine. J'ai trouvé Cavaccio à la Bibliothèque de Troyes ; Brandolese et le P. Della Valle m'ont été aimablement prêtés par M. Eugène Müntz, membre de l'Institut, que je suis heureux de remercier ici. — J'ai omis les passages de Rosselli, qui n'a guère fait que mettre en italien le latin de Cavaccio.

2. Élu en 1541.

imperfectum remanserat. Delecti sunt ex doctioribus huius Congregationis III. viri, qui ut olim Gaspar Papiensis cœperat, totum opus exornarent varia doctrina, nempe Historiis, Symbolis, Hieroglyphicis, inscriptionibus, et id genus aliis. Horum nomina ab iniuria temporum vindicavit D. Hieronymus Pontentinus Abbas, qui ante nos in colligendis huius Cœnobii antiquitatibus egregie laboravit. Fuerunt hi D. Hieronymus Cathaneus seu Lippus, cuius meminit Scardeonius, et D. Prosper Tarvisinus Iustiniani, D. Angelus Mossiolus Brixienis e Cœnobio Sanctæ Euphemie, et D. Guilielmus Pontremulensis e Cœnobio Parmense. Ignatius Abbas noster ex monumentis proditur ultra quinquennium præfuisse, vel si temporaneum aliquem successorem habuit, illum oportet quam cito occubuisse. Ceterum ea tempora nonnihil obscura sunt. »

## II

*Extrait des « Pitture, sculture, architetture... di Padova » de Pietro Brandolese.*

(Padoue, in-8°, 1796).

Pages 99-100. — « ... Il Chiostro maggiore è tutto dipinto a fresco colle azioni di S. Benedetto. La parte meridionale, che resta a destra entrando, fu dipinta da *Bernardo Parentino*<sup>1</sup>, ed è la meglio conservata. Undici sono i comparti da costui dipinti, facilissimi a distinguersi dagli altri per la estrema diligenza, e finitezza onde sono condotti : in uno di questi si legge l'anno 1494 : in un altro non è gran tempo che si leggea il 1489. e nel pilastro che fa confine all' ultimo comparto (in cui è rappresentata la morte di S. Benedetto) sta scritto *Opus Parentini*.

« Sono separati questi comparti da Pilastri diligentemente coloriti a chiaro-scuro, con candelabri ornati di Geroglifici, Simboli, Favole ec., e ne' quadri medesimi cziandio si veggono sparsi de' pezzi coloriti nella medesima foggia, con Istorie del V. et N. Testamento ; frammenti e pezzi intieri di Romana Architettura ; e così ancora ne' fregi inferiori, e superiori. Queste invenzioni furono dettate dal P. Ab. Gasparo da Pavia uomo eruditissimo.

« È da notarsi per altro che il penultimo compartimento in cui è frapposta una finta porta non è di questo Pittore (cosa facilissima a conoscersi) ma per nostro avviso da chi dipinse il rimanente del Chiostro. Questo è quel quadro che rappresenta da un lato la Donna pazza addormentata nello

---

1. Il Ms. anonimo Zen lo chiama *Lorenzo*. — (Ce ms. Zeno est celui de l'anonyme publié par Morelli. *Lorenzo* paraît avoir été le nom du peintre dans le siècle ; *Bernardo*, son nom en religion.)

speco di S. Benedetto, e dall' altro la medesima miracolosamente restituita in cervello, e volta colle mani giunte al Cielo in atto di ringraziamento. Nella figura di Pietro Diacono Card. che è dipinta sopra questo quadro è ritratto in profilo il cel. Pietro Bembo preso dal naturale, il che basterebbe a confermare la nostra asserzione riguardo l'epoca della pittura di questo comparto.

« Il rimanente del Chiostro fu dipinto mezzo secolo dopo da *Girolamo Padovano*<sup>1</sup> detto ancora *Girolamo dal Santo*; ma in varj tempi essendovi stata posta mano non è possibile gustarne la bellezza originale: tuttavia alcuni comparti nel lato sinistro di chi entra, ed il bellissimo trionfo a chiaroscuro sopra la porta che conduce alla Spezieria ricordano ancora la bravura del loro autore.

« Questi comparti sono parimente ornati di Geroglifici eruditi per l'assistenza di quattro Monaci dottissimi. Nel pilastro presso quello, in cui sta il nome del Parentino, si legge *Opus Palavini*. Piacque al Pittore di ritrarre se stesso tre volte in queste pitture..... In altri luoghi si vedeano pure le date del 1542, 1544 e 1546, epoche di queste pitture<sup>2</sup>.

« Gli arabeschi, ed i Simboli a chiaro-scuro su i dipinti pilastri che separano un comparto dall' altro s' è creduto bene di salvarli dalle ingiurie del tempo col bulino (*allusion à l'œuvre de Mengardi*)..... »

### III

*Extraits de la Lettre du P. Guglielmo Della Valle, miss. Conv.*

Turin, 15 nov. 1791 (al principe D. Agostino Chigi).

(Delle Pitture del chiostro maggiore del monastero di S. Giustina di Padova e di quattro stampe delle medesime pubblicate dal sig. Francesco Mengardi. In-8°, 23 pp.)

Pages 6-7-8. « ... Il pensiero di questa preziosa serie di Pitture [dei pilastri] lo dobbiamo al P. D. Gasparo Giordano da Pavia, che nel 1482. essendo

1. Erra il Rossetti chiamandolo *Girolamo Campagnola*; nè il Cavaccio lo chiamò mai con tal nome, come questo scrittore asserisce. Il *Campagnola* che portava questo nome fioriva nel secolo antecedente. — Il Ms. del P. Girolamo da Potenza intitolato *Elucidario, e vero ristretto della Pittura del Chiostro* ec., che si conserva nella Libreria di questo Monastero, chiama perpetuamente questo Pittore *Girolamo Padovano*, e talora *dal Santo* perchè abitava nella contrada vicino alle case delli ill. *Cornari*. L'autore conobbe *Girolamo* da giovine, e ci dà in quel libro alcune particolarità della sua vita. Questo Ms. porta la data del 1609.

2. Siamo debitori di queste notizie al Ms. da Potenza soprariferito.

Abate di S. Giustina concepì il lodevole disegno di procurare in tal guisa a' suoi Monaci anco nelle ore di sollievo un dovizioso tesoro di erudizione sacra e profana, una storia parlante di virtù, ed una espressiva scuola di morale Filosofia. Ne affidò l'esecuzione a BERNARDO PARENTINO Pittore. La di lui Patria credesi essere Parenzo Città marittima dello stato Veneto, situata nell' Istria. Non contento il mentovato P. Abate di averne affidata l'esecuzione ad un Pittore, che in quel tempo, come ce ne assicura l'enunciato Manoscritto [di Girolamo da Potenza Monaco dello stesso Monastero], era considerato *eccellentissimo, e raro* nell' arte di dipingere a fresco, volle somministrargli tutti i lumi atti ad arricchirne, come fece, il lavoro della più estesa erudizione sacra e profana. Dietro un tal guida, che scrupolosamente appoggiava i suoi lumi alle storie più veraci, dipinse il Parentino quasi tutta la parte Meridionale insieme col primo Quadro con sì leggiadro artificio, che poco più ci lascia desiderare. Prevenuto dalla morte invidiosa restò l'opera imperfetta per lo spazio d'anni quaranta circa. Nel 1541. gli fu surrogato GIROLAMO PATAVINO, nelle di cui Pitture, quantunque non apparisca tutta l'esattezza e correzione del disegno che scorgesi in quelle del Parentino, nulla ostante vi supplì con quel modo di dipingere leggiadro proprio della metà del secolo decimosesto, misto cioè dell' energia de' più grandi maestri, e del brillante dei loro discepoli. Ebbe questo Pittore per guida del suo lavoro quattro Monaci, che sulle tracce del P. Abate Giordano gli somministrarono li lumi opportuni a continuare l'opera sul piede del Parentino. Furono questi D. Girolamo Cattaneo o Lippo da Padova, D. Prospero Giustiniani di Treviso, D. Angelo Mossiolo di Brescia, e D. Guglielmo di Pontremoli. Essi corrisposero perfettamente all' aspettazione, essendo riuscite niente meno interessanti di quelle del Parentino le Pitture del Patavino. L'Autore del Ms. dice, che in sì vasto lavoro non abbia impiegato che cinque o sei anni, il che dà luogo a credere, che possa esser stato aiutato da' suoi scolari, i quali peraltro non ebbero certamente parte ne' Bassi-rilievi, e ne' Pilastri, sembrando e questi e quelli, eccettuati però li due fregi sopra le Porte, lavoro di una sola mano, e di mano maestra. Benchè lo stesso Autore dica pur anche d'aver conosciuto mentre era giovane questo Pittore, tuttavolta nè tace il cognome, che forti congetture lo fanno credere CAMPAGNOLA. »

Page 9. — « ... Nel più volte mentovato manoscritto l'Autore asserisce d'aver veduto co' suoi proprj occhi Fiamminghi, Tedeschi, Inglesi, Francesi e Spagnuoli con grandissimo studio e diligenza disegnare molte di queste Pitture... »<sup>1</sup>

Pages 15-16. — « Nel mezzo di questo Pilastro [terzo del prima stampa] vedesi un Medaglione con un Emblemma tratto da Polifilo, che senza il

---

1. Ce témoignage de Girolamo da Potenza est à retenir.

Motto sottopostovi sarebbe difficile interpretare. Una bilancia che dai lati ha un Cane, ed una Serpe quasi veglianti acciò non profonda; in mezzo una figura circolare risplendente, di sotto una Cassa con entro un tesoro; indi una spada sguainata, che ritta divide in due parti uguali tutto questo apparato, e la cui punta è ornata di corona; una benda che scherzosamente serpendo avvolge amendue le lancie della Bilancia, non che il manico della spada, in modo però che agevolmente si può disciogliere. Sotto vi è scritto: JUSTITIA RECTA, AMICITIA, ET ODIUM EVAGINATA, ET PONDERATA LIBERALITAS REGNUM FIRMITER SERVANT; cioè che la retta giustizia spogliata di amicizia, e di odio, e la liberalità ben regolata sono il più fermo sostegno di un Regno<sup>1</sup>.

« Nella Stampa dedicata a Monsignor Giustiniani Vescovo di Padova, il primo Pilastro contiene esso pure un Medaglione, in cui si vede un' Aquila coll' ali stese e posate sull' asta traversale di un' Ancora, a cui sembra essere legata da un nastro che serpeggia, e si avvolge all' Ancora stessa. Di sotto o da un lato un Giovane armato sedente su due scudi, che avendo presso alli piedi la spada, e due aste, tiene un Serpe tra le mani in atto di meditare, con sotto il Motto, a spiegazione dell' Emblemma: MILITARIS PRUDENTIA, SEU DISCIPLINA, IMPERII EST TENACISSIMUM VINCULUM; cioè, la prudenza, e disciplina militare è il più tenace vincolo degl' Imperi.<sup>2</sup>»

Pages 16-17. — « ... Nella parte superiore del secondo Pilastro [della Stampa dedicata a Monsignor Giustiniani Vescovo di Padova] la Donna che siede sotto una Fabbrica crollante, e che senza abbattimento tiene tra le mani una Colonna spezzata, sembra che tenda a denotare l'Intrepidezza, di cui dice Orazio nell' Ode III. lib. III.

*Si fractus illabatur Orbis,  
Impavidum ferient ruinæ.*

Ma siccome l'Intrepidezza ha bisogno di maturo Consiglio per non degenerare in vizio, così dopo un ben inteso gruppo vedesi simboleggiato il celebre detto: *Festina lente*, in una figura circolare e in un Delfino avvolto nell' asta di un' Ancora, che fu appunto il simbolo con cui Tito Vespasiano figurò quel detto d' Augusto. Sotto v'è scritto: SEMPER FESTINA TARDE<sup>3</sup>. »

Page 18. — « Il bel Genietto che vedesi nel secondo Pilastro di questa Stampa [della Stampa dedicata a Monsignore Speroni Vescovo d'Adria], assiso sul dorso d'un Aquila che posa su d'una Conchiglia, può avere lo

1. C'est la gravure du fol. p VII du « Poliphile ». — Cf. notre planche V, au bas; et le recueil de MENGARDI, pl. 2, également au bas.

2. Fol. p VII du « Poliphile ». — Cf. notre planche VIII, à droite, en haut.

3. Fol. d VII du « Poliphile ». — Cf. notre planche IV. — V. aussi le recueil de MENGARDI, pl. 19, au centre.

stesso significato della Figura contenuta nel quadretto che immediatamente vi segue. Questa Figura è una Donna sedente sopra una Banca con una sola coscia, e coll' altra elevata, ed in atto di alzarsi. Stringe ella con la mano corrispondente alle parte con cui siede due ali spiegate, che sono il simbolo della Celerità, nell' altra tiene una Testitudine simbolo della Lentezza. Leggesi di sotto : VELOCITATEM SEDENDO, TARDITATEM SURGENDO. TEMPERA ; cioè che tra la Velocità e la Lentezza dee esservi una via di mezzo, secondo quel detto : *Medium tenere beati*<sup>1</sup>. »

## IV

*Extraits de la « Cronaca del monastero di Santa Giustina di Padova »  
de Girolamo da Potenza.*

(Ms. du Musée municipal de Padoue, B. P. 829).

[Page 87.] — *Pittura del chiostro et sua espositione.*

..... Ho fatta questa poca fatica in servizio de tutti, avertendo a tutti che questo nostro [chiostro], oltra la vagezza dela pittura de quadri, massime de li dieci primi quali con grande eccellenza e opera del Parentino del 1498, la inventione de le figure et figurati istorie de Romani, fabole de poeti, sepolchri et pietre o fragmenti con diverse inscrittioni litterarie egiptiache emblemi et altre cose ingeniose forno inventione del R. P. D. Gasparo de Pavia, abbate allora de questo monastero, homo de gran valore et stima, non meno in santità che in doctrina. Quale tutte non hanno corespondenza la figura et figurato alla vita et miracoli de s. Benedetto con le istorie de Romani, fabole et altre cose simboliche insieme, ma ingeniosamente lassó spatioso campo de speculatione alli belli intelletti de discorrere. Così hancora nelle sedie del Choro dove è il S. Vangelo, vita et miracoli de Christo e là figura et figurato nelle sedie de sopra, in quelle da basso è differente intelligenza da quelle de sopra, ma sonno significate le virtù morale, theologiche, cardinale, et santissimi sacramenti dela Chiesa et altre virtù con diversi geroglifichi et simboliche descritte.

L'altra parte dela pittura fo fatta del 1540 da mastro Gerolamo detto del Santo dala contrada dove habitava, et li inventori del istorie et altre simboliche in quella forno 4 monaci letterati istorici gerolifichi poeti theologi. Il primo fo D. Gerolamo Lippo o Cataneo padoano, homo molto comendato

<sup>1</sup> Fol. h VII du « Poliphile ». — Cf. le recueil de MENGARDI, pl. 14, au centre.

dal Scardeone, professo de s. Giustina. Il 2° fu D. Prospero de Treviso, ornato de littere greche et latine et Theologia. Il 3° fu D. Guglielmo de Pontremolo, professo de Parma. Il 4° fo Don Angelo Mossiolo, professo de s. Eufemia da Bressa.....

[Page 88.] — ..... Nella prima colonna se contiene misticamente la intentione de tutta l'opera. Veda la sua appendice nel Elucidario posto in libreria, sua espositione mistica.....

[Page 89.] — Il 2° quadro.....

Il friso de sotto del ..... in questo quadro, son diverse cose, che parno bizarie del pittore, como rami fioriti, teschio de bove, un serpe drizzato, timon de nave, un altar ardente : tal friso è in una pietra antiqua in Roma in S. Lorenzo *extra muros*, qual contiene belli et ingenuosi significati secondo..... pertinenti al proposito nostro dela partenza de S. Benedetto da Nursia a Roma. Como il timone de la nave, il serpe ritto, l'altare acceso et altre cose ive depente, per il timone significa il prospero et felice advenimento o partenza da un luoco a un altro, como era scritto nel' antiqua medaglia de Jano, la nave da una banda, da l'altra Jano bifronte significava la felice venuta de Jano in Italia, como scrisse Ovidio : « At bona prosperitas puppim signavit in ære; Hospites adventum testificata »; istesso se vede nelle medaglie de Pompeo et de Augusto col serpe ritto scritto « Fælicitati Augusti ». Cossi in questo quadro il timone de la nave et altare ardente significa il felice arrivo de S. Benedetto a Roma et sommo socesso alla santa religione, sanctità et vita perfetta del santo.

Il 3° quadro.....

Nel friso del frontispizio de la Scola è un piccolo trionfo de Romani, tirato il carro trionfale da elefanti : tal trionfo usò Mario, Pompeo, Metello, Sipione, quali trionforno del Africa et Egitto, como se vede nelle lor medaglie col aratro et mazzo de spiche da una banda, da l'altra il carro trionfale col elefanti. E posto tal trionfo nel frontispizio dela Scola per denotar lo elefante tra tutti li animali essere il più docile et ha non so che del rationale, et intelletto, et religione, et pietà : como enigmaticamente lo describe il Sannazaro; nella sua Arcadia cossi disse :

Dimmi qual fera è sì de mente humana  
Che se ingenochia al raggio de la luna  
E per purgarsi scende alla fontana.

[Page 90]. — Nel quadro 4°.....

Nel friso sonno le vergene vestale et Pompilia col cribro in mano pieno de aqua et non versarsi, in testimonio della sua virginità falsamente calunniata da malevoli.....

..... Il miracolo parimente del cribro pieno de aqua non versarse de Pompilia vergene vestale corrisponde al cribro spezzato et reparato col

oratione del Santo in segno dela sua perfettione et vita santissima.....  
 .....

[Page 91]. — Nel 5° quadro.....

..... Nella colonna son diversi fragmenti descritti, fatto de arme tolto dal pittor dal arco trionfale de Vespasiano in Roma, ma ben poste et appropriate a questo luoco significati per la milizia spirituale del Monaco qual ha da combatter continuamente con li tre potentissimi inimici; le sue arme son spirituale et non corporale, appropriate alle tentationi del demonio.....

Nel 6° quadro.....

(Il n'est rien dit des frises).

.....

[Page 93]. — Nel 7° quadro.....

..... Son diversi fragmenti per dentro il quadro, che denotano la perfettione del monaco et del prelato. Nella colonna molte donne alate col folgore parimente alato : le donne alate in atto de allegrezza et de volar, secondo Pierio<sup>1</sup> et il Ripa<sup>2</sup> significa la fama velocissima quale presto se diffonde massimamente dele atione virtuose. Se vede parimente alle medaglie et pitture Jove col scetro in mano, et il fulgure alato da l'altra mano. Questo significa la divina vendetta presta et severa contra delinquenti. Se vede parimente nelle pitture Alexandro Magno armato col elmo, et col fulgore alato; questo significa diversamente la sua fama grande qual in breve li soi fatti egregi repieno fu el mondo. Cossi queste pitture dele donne et folgore alato significa il soave odore dela fama dela santità, et regola de s. Benedetto, qual in breve spatio de tempo impi tutto l'Occidente de monasterij et sanctità de monaci et la sua regola del viver religioso.....

Nel quadro 8°.....

(Il n'est rien dit des frises).

[Page 94]. — Nel 9° quadro.....

..... sono altri documenti al proposito del fugire il consortio de'cattivi nel Lucidario; a quello remando il lettore.....

Nel quadro 10° et ultimo del Parentino.....

..... tutto il resto depento nel quadro de sacrificij de Romani, la croce del

1. Io. Pierius Valerianus. *Hieroglyphica*... — Bäle, 1556, in-folio.

2. Cesare Ripa. *Iconologia*, Rome, 1593. — Cf. BRUNET (1863), t. IV, col. 1313.

Signor, la sua sepoltura, col detto o scritto in quella, «et sepellierunt eum» se riferisce alla professione detta del monaco. Vedi più diffusamente nel Elucidario.....

[Page 97]. — Nel quadro 15°.....

..... Se biasma in questo la fraudolenza et bugia pernitiosa col suo emblema posta nel quadro et il gelogifico del tradimento.

[Page 98]. — Nel quadro 17°.....

..... Son molti fragmenti intagliati significati per la pena del delitto, la fabola de Prometheo. Vedi il suo loco.....

[Page 106]. — Nel 49° o quinquagesimo quadro ultimo de questo chiostro depento..... Sono molte altre cose notate a questo proposito et fine de la pittura del chiostro, nel Lucidario, qual per succinta intelligenza de quella ho fatto questo. Chi desidera saper il più vada a quello o nel proprio fonte dela pittura. »<sup>1</sup>

## V

*Extrait des « Polysticha » de Don Raffaello da Piacenza.*

Ad Bernardinum Parentinum pictorem.

Spicula Io tandem posuit Phytone cruenta,  
 Subque sua Phoebus phyllide plectra movet,  
 Calliopeque satus juga carmine mulcet et amnes,  
 Auritisque novum dat melos arboribus.  
 Thyphaeas explosa nives, atque Orcadas ultra  
 Jam vocum nostris exulat improbitas,  
 Elogiumque gradu sequitur pictura soluto.  
 Nunc et habent Latii munus utrumque Lares.  
 Est sua laus aliis servanda merentibus; unum,  
 Viribus ut dabitur, dicere mi satis est.  
 Multa quidem subjeci oculis simulacra vetustas  
 Quae dedit, et quod adhuc aemula dat novitas,  
 Omnia Parrhasii pulcherrima, Zeusis, Apellis,  
 Certet Amor quamvis, Vinitor atque Venus,  
 Judice me, tuus o, paventia vincit alumnus.  
 Dum Romam digitis magnaue facta refert,  
 Scipiadas timui armatos, timuique ruinas  
 Quas facit, et regradum traximus inde pedem.  
 Saepe bonus calathos putat et sacra vera viator,  
 Quis Themis et flavam mater adit Cererem,  
 Terga Cleonaei dum torret Apollo leonis,

---

1. Je dois la copie de ces extraits à M. Luigi Girardi, attaché au Musée de Padoue.

Vel ferus in summa Juppiter arce tonat.  
 Curritur huc, fictisque quies speratur opaca  
 Porticibus : fallit credita saepe domus.  
 Biblia quidquid habent antiqua dat iste videri :  
 Perde libros, eadem non cadet hystoria.  
 Secula si te, Bernardine, priora tulissent  
 Et socios fuerit fas habuisse pares,  
 Indefessa quibus mens et manus ipsa fuisset,  
 Non erat Aonii dente draconis opus,  
 Evandri frustra genitrix sumpsisset avenam,  
 His nec aliena foret littera temporibus.  
 Cum vero instaures tot vix cedentia veris,  
 Cur vox tam pulchro sola deest operi ?  
 Nec Stygiis semper pietas, reor, exulat oris,  
 Si lapsam meruit Thrax chelys Eurydicen.  
 Noluit ergo tibi sua dicere furta Prometheus,  
 Ne socium diras inter haberet aves.  
 Id nulli suprema datura est inde potestas :  
 Legimus hinc etiam poenituisse Jovem.  
 Parce tibi, vano nec te sudore fatiga :  
 Par vivis aliquid fingere te satis est<sup>1</sup>.

## VI

On trouvera ci-dessous le texte, assez court, de la lettre sur la Vertu dont les illustrations ont été si évidemment empruntées, pour la partie décorative, à l'*Hypnerotomachia Poliphili*. Le plus grand mérite de ce traité moral est sans nul doute d'être bref, et l'auteur lui-même semble l'avoir senti : vers la fin, un peu inquiet de l'intérêt de sa composition, il demande à la destinataire d'« excuser sa faute<sup>2</sup> ». Peut-être n'a-t-il pas tort.

Cette destinataire, c'est Louise de Savoie. Le naïf acrostiche des cinq premières lignes suffirait à le prouver<sup>3</sup>. Mais on en a d'autres preuves encore dans le portrait de Louise qui se trouve au feuillet 8 v<sup>o</sup> (pl. VI)<sup>4</sup>; dans les initiales du nom de ses deux

---

1. Fol. CCII du recueil intitulé : *Armeniados libri X. Scænxæ libri IV. Polystichorum liber I. Epigrammatum libri III* (autore Raphaele Placentino, monacho Justineo, ordinis Casinatis S. Benedicti). — Cremonæ, per Franc. Ricardum de Luere, 1518, die 16 martii, in-8. — Les vers 11-26 de cette pièce ont déjà été réimprimés par J. MORELLI, à la p. 255 de la *Notizia d'opere di disegno nella prima metà del sec. XVI esistenti in Padova*. . . . (Bassano, 1800, in-8<sup>o</sup>). — Je dois la copie de ces vers à M. le Dr Giovanni Fagetti.

2. Fol. 18.

3. Fol. 2. Cf. plus haut, p. 249.

4. Cf. les portraits de Louise dans les mss. français 985, fol. 2 v<sup>o</sup>, et 145, fol. 1 v<sup>o</sup>.

enfants, François et Marguerite, qui figurent au feuillet 8 v<sup>o</sup> (pl. X), dans plusieurs allusions politiques qui sont d'une parfaite clarté.

L'auteur semble être un Français instruit des choses d'Italie, comme il convenait à un courtisan de Louise de Savoie. Il déclare, dès le début de son *operetta*, qu'il « eslira les principales décisions avec partie du stile d'ung bon orateur de Boulogne », et c'est certainement lui qui a conseillé à son miniaturiste l'imitation des gravures du « Poliphile ». Malgré ces prédilections, le caractère général de l'œuvre et du style paraît prouver qu'il n'était pas lui-même Italien.

Quant à la date de la composition de ce petit ouvrage, elle est très probablement un peu antérieure à 1515 ; car il n'y est fait aucune allusion nette à la royauté de François I<sup>er</sup>. Cependant, une phrase du fol. 17 pourrait donner à penser que l'auteur écrivait peu après 1515. Dans tous les cas, le manuscrit a été sûrement exécuté dans le premier quart du xvi<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>.

Des quatre miniatures que nous n'avons pas reproduites, la dernière a été décrite plus haut<sup>3</sup>. — Au fol. 2 v<sup>o</sup>, la Vertu (*Ver-tus*), écrasant le Vice (*Vitium*). La Vertu, vêtue d'une grande robe blanche violacée, à ornements d'or, a les pieds sur la poitrine d'un homme barbu étendu à terre, vêtu de couleur brun-or (le Vice). Elle se tient debout, sous un dais de verdure, duquel pendent trois lampes. De la main droite, elle tient une épée, dans laquelle sont passées une couronne et une palme. La pointe de l'épée fait comme le centre d'une grande circonférence dorée, portant intérieurement l'inscription *Vita Beata*, et extérieurement, à droite, *Tristitia*; à gauche, *Voluptas*. De la main gauche, elle tient, par une sorte de grand cordon rouge foncé, un trousseau de six clefs, chacune avec un de ces mots : *Honoris*, — *Laudis*, — *Glorie*, — *Potestatis*, — *Victorie*, — *Tri-umphi*. Au fond, un paysage, avec divers édifices à droite et à gauche, tours, etc. — Au fol. 4 v<sup>o</sup>, au centre d'un cadre architecturale est enchâssé, un médaillon représentant une vallée où l'on voit une femme vêtue de blanc (la Raison), qui suit les pas du

1. Sauf peut-être dans la miniature du fol. 8 v<sup>o</sup>.

2. M. Du Bouchage [Imbert de Batarnay], mort en 1523, y est nommé, au fol. 8, comme vivant encore.

3. Cf. p. 249.

Christ, laissant dernière elle les faux prophètes figurés par des loups. — Dans la peinture du fol. 6 se détachent, sur un paysage rustique, une dame d'un certain rang et un moine. La dame, d'un air moqueur, soulève la partie antérieure de la cagoule du moine qui essaie de s'y opposer, et où on peut lire, à la hauteur de la poitrine, cette inscription : « 100 000 trudaynes. » Au-dessous, cette légende : CAVTIO. — Au fol. 8 v°, FORTITVDO, revêtue d'une cuirasse d'or ciselé sur laquelle flottent ses longs cheveux blonds, porte dans ses bras deux petits personnages : le premier, RESPUBLICA, en robe à carreaux bleus, rouges, verts, violets, bruns et blancs, porte dans sa main gauche la lettre F [François], dans sa main droite la lettre L [Louise]; le second, PATRIA, est en robe verte. Autour de FORTITVDO se dressent sept petites tours, Firmité, Tolérance, etc., qui la protègent contre la menace de sept canons ennemis, Variation, Impatience, etc.

Les plats de la reliure de ce manuscrit sur parchemin étaient décorés de deux séries de peintures, également sur parchemin. Elles ont été collées à l'intérieur des plats de la nouvelle reliure. Chacune d'elles se compose de quatre compartiments. Au verso du plat supérieur se trouvent : 1° la Prudence, sous la figure d'une femme coiffée d'une sorte de turban et maîtrisant de ses bras nus un dragon menaçant; 2° la Force, casque en tête et cuirassée, tenant d'une main un lion enchaîné, de l'autre, une massue; 3° la Justice, tenant une sorte de bâton, avec, à côté d'elle, une cigogne qui tient une pierre dans sa patte gauche<sup>1</sup>; 4° la Tempérance, sous la forme d'une femme appuyée sur une licorne couchée. Au verso du plat inférieur, se détachent : 1° sur fond rouge, la pierre précieuse, « Carbunculus », qui symbolise la « Justice »; 2° sur fond bleu, « Hyacinthus », qui est le symbole de la « Tempérance »; 3° sur fond noir, la pierre aujourd'hui disparue, qui signifiait la « P[rudence] »; et 4° sur fond vert, celle qui représentait la « Force » : « Adama<sup>2</sup>... »

---

1. Cette cigogne, qui personnifie la Prudence, se trouve dans plusieurs recueils d'Emblèmes du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle, Cf. *Emblesmes sacrez, tirez de l'Ecriture sainte et des Pères...*, par le R. François BERTHOD, Religieux de l'Observance de S. François (Paris, Estienne Loyson, 1699, petit in-8°), p. 204.

2. Les feuillets anciennement cotés 14 et 15 de ce ms. manquent aujourd'hui. Ils contenaient peut-être quelque miniature.

*Traité de la grandeur et excellence de Vertu.*

(Franç. 12247).

Fol. 2. — Les arithméticiens font disputation des nombres; les astronomes, des estoilles; les géomètres, des mesures; les Jurisconsultes, des loix; et les gendarmes, de la guerre. Aussi voit on les vertueux disputer de la grandeur et Excellence de vertus. Moy donc qui n'ay jamais eu congnoissance d'icelle, je ne voy pas comment je puisse facilement mener à fin ce que j'ay mal entrepris et commencé. Mais si fault il passer outre et me plonger en ceste mer soubz espérance d'en sortir par la protection de vous seule, Madame, qui avez puissance de me tirer au rivaige de seur apuy<sup>1</sup> et eslongner de moy la crainte de faillir que je pourrois avoir en entreprenant ce que la petitesse de mon esperit ne sauroit entendre. Pour ce, en eslisant les principales décisions avec partie du stile d'ung bon Orateur de Boulogne, je diviseray mon faict en trois parties.

La première sera :

Diffinition de vertus et sa multiplication.

La seconde :

La prestance et excellence de vertus.

La tierce :

Comment on peut acquérir vertus.

Fol. 3. — VIRTUS, selon Aristote, prince des Péripatéticiens, est *habitus electivus, in mediocritate consistens, quoad nos terminata ratione et ut sapiens terminaret.*

Par la médiocrité mentionnée en la diffinition prédicte il entend le moien de deux extrémitez. Desquelles l'une est excessive, et l'autre défective.

## EXEMPLE :

EXTREMITAS EXCESSIVA.	MEDIOCRITAS.	EXTREMITAS DEFECTIVA.
Prodigalité.	Libéralité.	Avarice.
Jalousie.	Amour.	Hayne.

Il fault entendre que ceste vertus dont à présent est question, elle est éthique, c'est à dire morale. Car nous savons bien qu'il y en a d'autres qui sont intellectives, comme est la clère sapience.

1. Cette phrase contient l'explication de la première peinture du manuscrit (pl. III).

Aucunesfois abusivement nous prenons vertus pour la bonté ou perfection de quelquonque chose, comme nous disons la vertu d'une pierre, ou d'une herbe. Mais ceste cy, de laquelle je vueil parler, contient quatre principalles parties. C'est assavoir : Prudence, Tempérance, Force, Justice.

Fol. 3 v°. — Avant que commencer le propoz de prudence, je vueil bien dire que quant jeunes gens font quelque petite faulte, on les doit piteusement excuser. Car il est bien difficile qu'ilz soient prudens. Et prudence qui nous aprent à prévoir et considérer la fin de toutes choses, requiert expérience, laquelle se gouverne selon le temps.

#### DE PRUDENCE.

Fol. 4 v°. — Prudence est droite raison des choses qu'on peult mettre en opération.

L'office de prudence, comme dit Macrobius, c'est diriger toutes noz opérations et noz penceez selon Raison, et ne faire riens qui ne soit droit et louable.

#### *Les filles de Prudence.*

Raison, c'est ung mouvement de couraige qui met distinction entre ce qui est vray et ce qui est faulx.

Raison, en tant qu'elle est part de prudence, c'est recours d'entendement par lequel nous faisons application de l'universalité des commencemens agibles à la particularité contingente, diverse et incertayne.

#### *Intelligence.*

Intellectus, c'est une puissance qui est en l'ame pour aparcevoir toutes choses, mesmement les invisibles.

Intellectus, c'est une habitation par laquelle on peult avoir plaine congnoissance des commencemens intelligibles.

#### *Circumspection.*

Circumspection, c'est une subtilité que nous debvons avoir contre les Vices desquelz nous sommes principallement entachez. L'office d'icelle est garder si bien les vertus que l'homme ne puisse tumber en vices.

Circumspection, c'est attencion des circonstances en négoce moral.

*Providence.*

Fol. 5 v<sup>o</sup>. — Providence divine, de laquelle je ne vueil parler à présent, c'est raison disposant l'universel. Laquelle est constituée en la personne du souverain de tous les princes.

Providence, c'est par les choses présentes pertracter les futures, et par le moyen de bonne conduite eslongner dangier, inconvéniant et pouvreté. Laquelle surprant maintes fois les suffragans de Madame la court, quant ilz ne sont providez et diligens.

*Docilité.*

Docilité, c'est une part de prudence par laquelle ignorance ne peult faire l'homme si négligent, et présomption ne le peult randre si mesprisant qu'il ne soit tousjours prest à recepvoir bonne doctrine.

*Caution.*

Fol. 6. — Caution, c'est une bonne subtilité pour éviter le mal qui peult empescher l'opération de vertus.

Caution, c'est saige considération pour ne faire approbation de vice soubz espèce de vertus.

S'ENSUIVENT LES VICES OPPOSITEZ  
AULX FILLEZ DE PRUDENCE.

*Précipitacion.*

Fol. 6 v<sup>o</sup>. — C'est une volonté impétueuse qui faict toutes choses sans manyère et sans mesure. Et ses serviteurs, ce sont les lourdaux estourdis qui sont si hastifz en leurs négoces qu'il fault que leur fin soit tousjours précipitée.

*Inconsidéracion.*

Inconsidération, c'est faulte d'entendre la vraye rectitude des opérations humaines.

Inconsidération est mère de faultz jugement. De ceste maladie sont entachez les sotz et sotez reprenans aultruy sans avoir esgart à leurs imperfections propres.

*Inadvertence.*

Fol. 7. — Inadvertence est une dangereuse beste lente, paresseuse et tardive, laquelle par sa négligence lesse tumber l'homme ou la femme en vicieux délict et diabolique persévérance.

*Négligence.*

Négligence, c'est faulte de sollicitude selon action intérieure. Maiz les poetiques Théologiens, les Religieux apostaticques, les prescheurs ypocrites, les gentilz hommes magnifiques, Prothenotaires déficques sans canons et sans pragmaticques, tous désirans de mordre les grosses prélatures de l'Église de Dieu, ne sont point frapez de ce vice de négligence; car ilz vont aussi tost qu'un diable quant la vacance est advenue<sup>1</sup>.

*Indocilité.*

Fol. 7 v°. — Indocilité comprant ung tas de cuideraux qui ont si grande fiance en leur débile entendement, qu'il leur semble que nul savoir n'est si grand comme le leur. Et par ce moyen il n'est si bonne doctrine qui ne soit par eulx mesprisee. Et quant ilz sont en une compaignye, il fault qu'ilz aient sans cesse le hault quaquet. Dont il advient que en cuydant se démonstrer scientificques, ilz font par leur babil mal ordonné évidente manifestation de leur insuffisance.

*Témérité.*

Celuy ou celle est bien téméraire qui ne scet congnoistre la finesse et la flaterie des ypocrites gris, blans, noirs, et de toutes couleurs, qui prétendent soubz espèce de Religion et de Caritat, décevoir tout le monde; et en faisant directement contre leur veu, ne font difficulté de sortir du cloistre pour rapporter, barbouller et entreprendre congnoissance des choses prophanes et totalement contraires à vraye Religion.

---

1. Il y a là comme un avant-goût de Rabelais.

## Fol. 8. — LES EXTRÉMITÉZ DE PRUDENCE.

EXCESSVS.	MEDIUM.	DEFECTVS.
Astuce. <i>Multi.</i>	Prudence. <i>Pauci.</i>	Simplicité. <i>Infiniti.</i>
Fin à dorer. Frater griseus sine nomine.	M. du Bouchage. Salnet François.	M. d'Anguerrande. Frère Lubin.
Les Venicians. Venise.	Les François. France.	Jouhan et Triboulet <sup>1</sup> . Coquette.
EXCESSVS.	MEDIUM.	DEFECTVS.

Fol. 9. — Par les tourelles de l'histoire prédicte<sup>2</sup> vous avez les filles de Force, et par les canons serpentins les partiez opposites.

Force, c'est une firmité de couraige qu'on peut retenir en soubtenant, ou en déboutant pour l'amour de vertus les choses esquelles il est difficile d'avoir firmité.

L'office de force est eslever son couraige, sans riens craindre excepté les choses vilaines, et porter paciemment les effectz d'aversité ou de prosperité.

*De magnanimité, première fille de Force, et de pusillanimité, son opposite.*

Magnanimité est effective de grands bénéfices. Et est une vertus tendente à tresgrands choses selon droicte Raison.

Fol. 9 v°. — Magnanimité est une des partiez de Force qui donne à ses serviteurs cueur gentil, non subject à couardise. Et son contraire est pusillanimité, qui fait les gens paoureux, lasches, meschans, inutiles, et par conséquent infamez selon le jugement des bons hommes.

*De fiance, secunde fille de Force, et de def fiance, son opposite.*

Fiance contient espoir et juste attente que l'homme fort peult avoir en tout bien et honneur.

1. Triboulet a été *fou* de Louis XII et de François I<sup>er</sup>. Il n'est mort qu'après janvier 1537. Cf. l'article de M. C. Couderc, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. L. (1889), pp. 106-108.

2. Cf. plus haut, p. 272.

Et deffiance, c'est le désespoir et injuste desconfort que le deffiant peut avoir en tout mal et déshonneur.

*De seureté, troisieme fille de force, et de soupeon, son opposite.*

Seureté est moult bonne pour ceulx qui sont craintifz et paoureux là où ilz ne le doibvent estre. Lesquelz par faulte d'assurance tumbent souvent en soupeon et imaginacion mensongère.

*De magnificence et Parvifcence.*

Fol. 10. — Magnificence, c'est noble délibération, laquelle consiste en la pancée de celluy ou de celle qui veult entreprendre ce qui est de haulte conséquence, pour acquérir loz et bonne Renommée. ¶ Et parvifcence est du tout au contraire.

*De constance et Inconstance.*

Constance n'est aultre chose sinon arrest fort et robuste pour acomplir ce que magnificence a entrepris. Et inconstance, c'est mutacion foible et débile [fol. 10 v°] pour continuer le vilain commencement de parvifcence. De ce vice sont entachez les mauvaiz serviteurs qui sont en persévérance. de loial service si inconstans que moyennant leur lache et meschant couraige on les voit tumber en vitupération honteuse. Laquelle poursuit ses malheureux subjectz, jusques à l'extrême conclusion de mort vilaine, non ayant puissance d'amortyr l'infamie misérablement acquise par l'homme défectueux.

*De Tolérance et impatience.*

Tolérance est assés forte pour faire justement et paciemment dissimuler les plus foibles, et ceulx qui sans bruit, sans scandalle ou sans offencer Dieu ne sauroient repeller l'injure et l'oultraige qu'on leur fait.

Impatience prinse pour l'opposite de tolérance, c'est une fureur soudaine qui ne sauroit souffrir dissimulation. Par ce moien on voit les impaciens croistre et multiplier leur honte en la cuidant diminuer. Car quant ilz sont oultraigez ou de bec ou de main, ilz n'ont nulle froideur, et ne sauroient dissimuler. Pource en se perforsant de repeller injure par injure ilz sont prosternez et abbatus sans jamais se relever.

*De firmité et Variation.*

Fol. 11. — A bref parler firmité contient persévérance. Laquelle garde les gens d'estre variables en leurs faictz ou en leurs opinions. Maiz variation est une mouche bien picquante tant pour les maistres que pour les serviteurs.

LES EXTRÉMITEZ DE FORCE.

Hardiesse.	Force.	Timidité.
Audacieux.	Fort.	Pusilanime.
Hardi breneux.	Fort.	Lache gode.
Le diable de Vauvert.	Fort.	Dague de plomb.
Le cappitaine Chapron.	Fort.	Sardanapale.

On mettroit bien d'autres extremitez si on vouloit. Maiz il vault mieulx recommander le surplus à discrète condicion.

DE TEMPÉRANCE.

Fol. 12 v°. — Tempérance est froide maistresse ayant dominacion sur les impétueux assaulx de madame Nature.

L'office de Tempérance est ne désirer riens dont on se puisse repantir jamais ne excéder la loy de modération, et dompter convoitise sous le jou de Raison.

Fol. 13. — LES FILLES DE TEMPÉRANCE ET LEURS OPPOSITES.

Modestie.	} Opposita. }	Curiosité.
Honte.		Audace.
Abstinence.		Gormandise.
Chasteté.		Luxure.
Honesteté.		Villenie.
Modération.		Superfluité.
Parcité.		Insuffisance.
Sobriété.		Yvrongnerie.
Pudicité.		Lascivité.

Fol. 13 v°. — Mettre les filles de tempérance et celles de justice par figures seroit trop long. Pour ce je m'en raporte à ceulx qui ont plus de

loisir que moy. Et suis délibéré de parler seulement des vertus. Car par l'intelligence d'icelles on pourra facilement apparcevoir l'imperfection de leur adverse partie.

Modestie, c'est modération de convoitise, laquelle modération comprant : humilité, studiosité et bonne ordonnance. Outre plus elle a plus plus plain pouvoir et auctorité de attremper les mouvemens et les opérations du corps. Aussi est elle modérative des passions spirituelles, et de ce qui n'est du tout compris sous clémence, continence et mansuétude<sup>1</sup>.

Fol. 14 (anc. page 16). — Honnesteté nous faict aymer la beauté de tempérance. Ung homme est honneste quant il a en soy mesmes quelque bien qui le faict digne d'estre loué sans aide de proffict ou de loier extérieur.

Modération aultrement dicte simplicité faict maintenir les saiges selon leur estat sans appetter choses trop grandes ou exquises.

De ceste vertus ont bien faulte les insaciables qui veullent tousjours monter plus hault sans avoir esgart au proffict universal de la chose publique.

Fol. 14 v° (anc. page 17). — Parcité aultrement dicte suffisance nous faict vivre sans appetter les choses superflues. Je puis donc dire que si chascun avoit parcité en soy mesmes, le royaume de France seroit le plus riche et le plus fort de tous les royaumes chrestians.

Sobriété nous deffend le boire. A ceste cause il la fault lesser à part. Car je ne voy personne qui en ayt cure.

Pudicité ne touche en riens à la principale lascivité de nature. Mais elle deffend les circonstances, qui sont souventesfois injustes et prohibées, comme baiser, toucher et accoler.

#### DE JUSTICE.

Fol. 15 (anc. fol. 18). — Justice est une vertus par laquelle le juste demeure paisible en sa justé possession.

L'office de justice est faire rendre à ung chascun ce qui luy appartient.

#### LES FILLES DE JUSTICE ET LEUR CONTRAIRE.

Innocence.	Nuysance.
Amitié.	Inimitié.
Concorde.	Discorde.
Pitié.	Impitié.
Religion.	Ydolatrie.
Affection.	Envye.
Humanité,	Inhumanité.

1. Manquent les fol. 14 et 15 qui contenaient *Abstinence* et *Gormandise*, *Chasteté* et *Luxure*.

Fol. 15 v°. — Innocence pour l'amour de vertus faict deslivrer les humains du mal qui porte nuysance.

Amitié met ses subjectz en estat pour se bien trouver en fréquentation extérieure.

Concorde gist elz (*sic*) interiores pancées : entre personnes de semblable qualité.

Religion nous instruit à faire nostre devoir envers Dieu.

Affection quant à nostre propoz est la vertus par laquelle nous avons plaisir et esjouissance des biens et de la bonne fortune de nos inférieurs.

Humanité nous dirige à donner secours et provision aulx nécessitez de ceulx qui sont maindres que nous.

Fol. 16 (anc. fol. 19). — LES EXTRÉMITÉZ DE JUSTICE.

INJUSTICIA.

Ceste cy comprant  
le gentilhomme ou autre,  
mal traictant  
ses subjectz, prenant  
et ravissant toutes  
choses par force.

JUSTICIA.

INJURIA.

Ceste cy comprant l'homme  
au quel on faict injure et  
oultraige, en retenant ce  
qui luy appartient : de  
ceste sorte est le pouvre  
laboureur, la femme veuf-  
ve, ou l'orphelin.

RIGUEUR.

L'homme rigoureux,  
trop sévère,  
ennemy de quite.

JUSTICE.

FAVEUR.

L'homme favorisant, le  
faulx juge, pillard et cor-  
rompu par dons, vandeur  
de justice.

CRUELLETTÉ.

Le prince tirant ;  
l'orgueilleux ;  
le second Néron,  
le juge inhumain.

JUSTICE.

IMPUGNICION.

Le prince qui ne faict jus-  
tice, et ne veult permettre  
qu'elle soit faicte. Juge  
subject à la quenoille de  
sa femme. Juge trop piteux.

Fol. 16 v°. — Toutes ces vertus prédites sont principalement pour les personnes politiques, comme sont princes et princesses, et autres publiques personnes qui ont constitué de bien se régir, et de saigement gouverner la chose publique. Mais si nous voulions prandre plus estroictement les-

dictes vertus, il faudroit parler de plus haulte philosophie, sequestrée et séparée de mondanité, et totalement dédiée à spéculation parfaite. De laquelle pour le présent je me déporte, protestant que quant il plaira au temps, moyennant l'aide des trespassez, j'en parleray plus à mon aise.

#### DE LA PRESTANCE ET EXCELLENCE DE VERTUZ.

Fol. 17 (anc. fol. 20). — Maintenant fault parler de la louenge de vertus, combien qu'elle soit assez manifestée par les raisons prédictees. Car on ne sauroit trouver ne souhaicter chose plus belle que prudence. On ne sauroit riens désirer plus honneste que tempérance, riens plus grand que force, ne plus esgal que justice. Toutesfois oultre ce qui est dict, et que Vertus ne peut estre ostée par violence à celluy qui la tient, et qu'elle ne peut périr par naufrage, ne estre consummée par feu, perdue par tempeste, ne changée par perturbacion de temps ; ce néantmoins, le bien qui sera d'elle cy après recité est digne de longue considération, et admiration merveilleuse. C'est que vertus est déesse, et ha puissance de déifier ses suppotz. Car les stigialles et infernales ténèbres ne la sauroient comprendre.

Gloire prent sa naissance de vertus, laquelle est si louable, que plus louer aucune chose ne seroit soubtenable. Car il n'est riens plus digne. Et qui voudroit réciter ce qu'elle a fait depuis la création du monde, et nommer les hommes et femmes, princes et princesses, qui ont tenu par son moien glorieuse régence et auctorité impérialle sur le peuple, il faudroit avoir autant de centeynez d'ans, comme il y a de jours que la terre fut faicte. Et davantaige il conviendrait premièrement acquérir la grâce du benoist saint Esperit, lequel est conducteur et distributeur de vertus. De laquelle nous congnoistrons la puissance, si nous faisons comparation de son contraire, et, après avoir considéré le bien qui procède [fol. 17 v<sup>o</sup>] d'elle, regardons le mal qui vient de son dangereux opposite. Et nous trouverons que ce n'est que Hayne, Vitupération, Indignation, et infini dommaige. Pource nous la servirons loyaument, en mettant peine d'estre si justes que nous puissions à la fin de ceste courte temporalité estre sanctifiez en la haulte gloire de Paradis.

#### LE REMEDDE POUR ACQUÉRIR VERTUS.

Fol. 18 (anc. fol. 21). — Vertus qui est une déesse prestante et hault eslevée peut estre comprinse, mais non facilement. Car on l'acquiert non par excès de boire et de manger de jour et nuict<sup>1</sup>, ains par abstinence et

---

1. Le ms. porte en outre les mots : *comme les bestes brutes*, qui ont été biffés.

sobriété ; non par yvrongnerie, mais par tolérance de longue soif ; non par dormir et son chef ensevelir en molle plume, ains par veiller et durement coucher ; non par oisiveté, mais par sollicitude et diligence ; non par volupté, mais par labour très difficile ; non par parole, mais par effect ; non par disposition, maiz par coustume. Et après que l'homme saige, par peu dormir, labourer, et suer, est parvenu a celle haultesse de vertus, adonc il est rempli de si grand joye et plaisir inextimable, que son humanité est quasi toute déifiée, comme pleyne d'honneur et de louenge, de gloire, de puissance, de victoire, et de triumphe. Toutes lesquelles qualités sont trop brièvement spécifiées en la lettre précédente. Laquelle j'ay ainsi compassée pensant faire pour vous, Madame, chose plus agréable que tédieuse. Et si j'ay mal escript, je vous supplie treshumblement qu'il vous plaise, après avoir excusé ma faulte, me imposer silence pour le temps advenir. Et si ainsi le faictes, je panceray avoir receu de mon petit labour récompence condigne.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

Congrès archéologique et historique de Tournai en 1895. — *De la création d'une École belge à Rome*, par l'abbé Alfred CAUCHIE. — Tournai, 1896, in-8°, 69 pp.

Dans cet intéressant opuscule, M. l'abbé Cauchie plaide avec talent la cause qu'il cherche à gagner depuis plusieurs années : la création d'une École belge à Rome. Les arguments qu'il met en avant sont excellents, car ils sont puisés dans une connaissance exacte des dépôts littéraires Romains et dans l'exemple des établissements similaires fondés à Rome depuis 1875. La brochure de M. Cauchie se trouve donc naturellement divisée en deux parties.

Dans la première, M. Cauchie donne de nombreux détails, dont quelques-uns valent à la fois par la nouveauté et par la précision, sur *les principales collections des Archives vaticanes*. Voici les divisions de ce travail, qui est accompagné d'une bonne bibliographie.

1. *Registres de la Chancellerie pontificale*. Les renseignements groupés ici sur les inventaires, encore si mal connus, sont particulièrement précieux.
2. *Registres des suppliques*.
3. *Archives de la Chambre apostolique*.
4. *Archives de la Secrétairerie d'État*. M. Cauchie donne une liste, qui paraît fort bien dressée, *des nonces et internonces de Bruxelles, ainsi que des volumes*

renfermant leur correspondance avec la cour romaine (1596-1795) et conservés dans les archives Borghèse (auj. au Vatican; cf. *Revue des Bibliothèques*, 1892), à la Bibliothèque Angelica, à la Bibliothèque Barberini, à la Bibliothèque Corsini et aux Archives Vaticanes.

5. *Miscellanea*.

6. *Archives Borghèse*.

7. *Archives du château Saint-Ange*.

8. *Archives consistoriales*.

La seconde partie de l'étude de M. Cauchie est consacrée aux *Instituts historiques à Rome*.

1. *L'École Française*, qui est appréciée avec une sympathie dont on doit remercier vivement l'auteur.

2. *Institut autrichien d'études historiques*.

3. *L'Expédition Romana ou la mission polonaise de Cracovie à Rome*.

4. *Institut historique prussien à Rome*.

5. *Institut historique de la Goerresgesellschaft à Rome*.

C'est, à ma connaissance, le seul travail qui ait été publié jusqu'ici sur l'ensemble de ces missions scientifiques.

M. Cauchie termine en demandant que la Belgique entre à son tour dans le mouvement romain en créant, elle aussi, une École historique. Puisse ce vœu être entendu et réalisé! La science ne pourra qu'y gagner grandement.

LÉON DOREZ.

---

## CHRONIQUE DES BIBLIOTHÈQUES

---

On lit, dans le bulletin de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, publié par la *Revue Critique* (n° 21, séance du 8 mai 1896) : « M. DELISLE communique une notice sur deux manuscrits de la Bibliothèque nationale. Le premier, n° 2201 du fonds latin, contenant des traités de Cassiodore et de saint Augustin, a appartenu à Pétrarque. Celui-ci a tracé sur les marges beaucoup de notes; il a ajouté au commencement deux prières datées de 1335 et de 1338, et sur la dernière page, les titres d'une cinquantaine de livres que, selon toute apparence, Pétrarque possédait au début de sa carrière. C'est un volume qui s'ajoutera à ceux qu'a signalés M. De Nolhac dans son ouvrage sur la Bibliothèque de Pétrarque. — Le second manuscrit, tout récemment acquis par la Bibliothèque, contient les sept psaumes pénitenciaux, en français, allégorisés. Un autre exemplaire du même opuscule a été signalé par M. Samuel Berger dans la bibliothèque du comte